JOURNAL

FORESAK DE CHIMIE MÉDICALE.

DE

CHIMIE MÉDICALE,

DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE.

4me Série; Tome VI; Nº 2. - Février 1860.

CHIMIE.

PURIFICATION DU GAZ HYDROGÈNE ET DU GAZ ACIDE CARBONIQUE.

On sait que la préparation du gaz hydrogène est toujours accompagnée d'une odeur désagréable, soit qu'on emploie les acides sulfurique ou hydrochlorique, soit le zinc, soit le fer. Dans le premier cas, il y a formation d'une petite quantité d'un hydrogène carboné liquide se rapprochant du naphte impur; dans le second, cet hydrogène carboné se dégage en bien plus grande quantité, et s'accompagne d'hydrogènes sulfuré, phosphoré et même arsénié.

De son côté, l'acide carbonique, qui joue un si grand rôle dans la fabrication des eaux gazeuses, obtenu par le carbonate de chaux et l'acide sulfurique, présente aussi une odeur désagréable qui se communique aux eaux gazeuses. Aussi se trouve-t-on contraint de substituer le bicarbonate de soude au carbonate de chaux, procédé plus coûteux.

M. Stenhouse propose un seul petit changement dans les appareils à gaz : il consiste à ajouter une colonne de charbon de bois grossièrement pulvérisé et forcer le gaz à la traverser.

De cette manière, M. Stenhouse obtient des gaz hydrogène et de l'acide carbonique sans la moindre odeur, lors même que

4º SÉRIE. VI.

pour ce dernier il opère sur des pierres calcaires renfermant des matières bitumineuses.

Le charbon peut servir presque indéfiniment, car, pour lui rendre toute sa force, il suffit de le calciner au rouge en vase clos.

NOUVEAUX RÉACTIFS DE LA CINCHONINE.

Un chimiste américain, M. Bill, a proposé un nouveau réactif pour la cinchonine. L'étude d'un sel de quinine est son point de départ.

On sait qu'une petite quantité de cyanure jaune de potassium et de fer versée dans une dissolution d'un sel de quinine produit un précipité blanc jaunâtre, que la chaleur ou un léger excès de cyanure jaune font disparaître sans phénomène particulier.

Répétons la même expérience avec un sel de cinchonine. Le précipité blanc jaunâtre se formera et persistera, quels que soient la proportion de cyanure jaune et le degré de concentration de la liqueur. Ce caractère est déjà bien tranché. Si l'on vient à chausser, le précipité disparaît; mais, à la suite du refroidissement, toute la masse prend une apparence gélatineuse, due à une multitude de magnisiques cristaux d'un jaune d'or éclatant. Ces cristaux sont des lames aplaties, cunéisormes, superposées à la manière des cristaux d'urée.

Cette réaction est une des plus sensibles pour découvrir la cinchonine, et la cinchonine est le seul alcaloïde qui présente le phénomène que nous venons d'étudier. Quelques précautions à prendre pour réussir consistent dans l'emploi d'un léger excès de ferro-cyanure, de la quantité d'acide strictement nécessaire, et dans la lenteur avec laquelle on poussera le feu après la formation du premier précipité. (Lancette.)

NOUVEAUX RÉACTIFS DE LA POTASSE.

Jusqu'à ce jour l'acide tartrique avait été considéré comme le véritable réactif de la potasse. Un chimiste anglais, M. Plunkett, vient de proposer un nouveau réactif — le bitartrate de soude — qui décèle la présence de la potasse alors même que l'acide tartrique ne saurait l'accuser. M. Plunkett donne lui-même la préparation de son réactif.

On fait dissoudre une certaine quantité d'acide tartrique dans l'eau (20 grammes dans 100 grammes d'eau); on divise en deux parties, soit 60 grammes dans chaque vase. Après avoir saturé l'une des deux dissolutions par le carbonate de soude pur, et alors que la liqueur est neutre aux deux papiers réactifs, on la mêle à l'autre partie de 60 grammes mise en réserve. Cette nouvelle solution est le bitartrate de soude.

Si maintenant on met ce sel en présence de sels de potasse très-étendus, immédiatement un précipité cristallin accuse l'existence de la potasse.

M. Plunkett complète cette petite note par une expérience qui semble destinée à détrôner l'acide tartrique.

Une quantité de 0 gr. 125 de sulfate de potasse dissoute dans 100 gr. d'eau a donné des signes non équivoques de précipité par le bitartrate de soude, alors que, dans une solution de 100 gr. d'eau et de 0 gr. 250 de sulfate de potasse, l'acide tartrique n'a été sensible qu'au bout de vingt-quatre heures.

L'étude des réactions qui se produisent au contact des divers produits chimiques est d'une importance réelle pour le médecin. Appelé par les hasards de sa profession à rechercher la pureté d'un médicament, il doit connaître les moyens faciles de faire cette petite analyse. Les nouveaux procédés, par cela même qu'on les publie, pourraient être meilleurs que les anciens : aussi n'hésitons-nous jamais à les présenter à nos lecteurs. (Lancette.)

ACTION DE LA POTASSE SUR L'ALUMINIUM.

Il y bien longtemps que nous n'avons retrouvé le nom de l'aluminium sous notre plume. Un des premiers à signaler les propriétés remarquables de cette belle découverte de M. Saint-Clair Deville, nous avons vu l'aluminium entrer peu à peu dans les habitudes. Aujourd'hui, le grand bruit qui s'est fait à sa naissance s'est apaisé; il est acquis à l'industrie, et sa vie est assurée. Mais ce n'est pas sans difficulté que l'aluminium a cédé aux travaux des artistes. Son prix d'abord si élevé, puis la difficulté de sa soudure, qui ne permettait au début que la formation d'objets d'une seule pièce, et sa couleur même, terne, grisâtre, que de reproches ne lui a-t-on pas adressés, et quels travaux pour vaincre ses défauts! Le succès a couronné les efforts, car l'aluminium est actuellement à un prix raisonnable; on le soude, et le docteur Macadam vient de détruire l'accusation de couleur terne et grisâtre si justement portée contre ce métal.

Les acides chlorhydrique et nitrique, d'abord employés pour raviver les objets fabriqués avec l'aluminium, n'avaient donné aucun bon résultat. On ent alors l'idée de faire intervenir la potasse caustique en solution. Un dégagement d'hydrogène se produisit, et la surface du métal prit tout à coup un vif éclat. L'alcali venait de se comporter vis-à-vis du métal comme l'eût fait un acide. Ainsi décapé, l'aluminium conserve son brillant et ne se ternit plus à l'air.

Une dernière objection, et des plus graves, à l'emploi de l'aluminium, était sa propriété de décomposer l'eau à l'ébullition; on obtenait alors de l'alumine en gelée. Cette dernière plainte tombe devant le mélange de l'aluminium avec une petite quantité de fer, car alors l'action de décomposition est presque entièrement détruite.

Un pharmacien de Nuits, M. Bellevret, a déjà depuis longtemps, nous dit le *Moniteur scientifique*, proposé un procédé analogue pour décaper les anciennes monnaies d'argent et d'or: il suffit de les plonger dans de l'ammoniaque pendant quelques moments. Lorsqu'on retire la monnaie, elle est entièrement délivrée des oxydes qui la recouvraient et brille de son premier éclat. (Extrait de LA LANCETTE, Gazette des hôpitaux.)

PRÉPARATION DE L'ACIDE SULFURIQUE A L'AIDE DU SULFATE DE CHAUX.

Un chimiste anglais, M. Shank, propose d'extraire l'acide sulfurique du sulfate de chaux. Son procédé est basé sur les réactions qui se produisent quand on décompose le sulfate de chaux par le chlorure de plomb et qu'on traite le sulfate de plomb ainsi formé par l'acide chlorhydrique.

Voici la manière dont on procède pour arriver à ce résultat:
Dans une grande cuve plus longue que haute, construite en matière inattaquable par les acides, on met 86 parties en poids de gypse, ou 68 parties de sulfate de chaux calcinée, et 140 parties de chlorure de plomb (proportions déterminées par les équivalents chimiques). On ajoute une grande quantité d'eau qu'on chausse à 140° Fahrenheit. On mêle et on agite.

La réaction ne se fait pas attendre. Immédiatement le sulfate de plomb se précipite, le chlorure de calcium se dissout dans l'eau qui surnage. On agite jusqu'à ce que la liqueur ne contienne plus de plomb; on décante et on lave le précipité de sulfate de plomb qui se trouve dans la cuve.

La seconde partie de l'opération consiste à ajouter de l'acide chlorhydrique du commerce en quantité un peu plus forte que celle indiquée par les équivalents. On chausse à 140° Fahrenheit. Le chlorure de plomb se précipite; la liqueur qui surnage est une solution d'acide sulfurique. On refroidit, on décante, et l'acide est évaporé jusqu'au degré de la concentration du commerce. Le chlorure de plomb de la cuve est lavé à l'eau froide pour enlever l'acide sulfurique. Il suffit alors d'ajouter du sulfate de chaux, et le chlorure de plomb nécessaire aux réactions n'a plus besoin d'être renouvelé.

TOXICOLOGIE.

EMPOISONNEMENT PAR LES COULEURS EMPLOYÉES PAR LES ENFANTS.

Nous avons souvent fait connaître les dangers que présentent les couleurs pour les enfants et les mesures qu'il faudrait prendre pour les éviter.

Voici un nouvel exemple de ces dangers :

"Parmi les cadeaux que les parents font assez volontiers à l'occasion du jour de l'an figurent les boîtes à couleurs, Je Salut public de Lyon cite un triste exemple, qui tendrait à faire croire que c'est souvent mettre entre les mains des enfants un véritable poison.

« Le fils du concierge du Grand-Théâtre de Lyon, petit bambin âgé de dix ans, avait reçu pour ses étrennes une boîte à couleurs. Ce petit enfant passa sa soirée d'avant-hier à colorier un magnifique portrait de Garibaldi, et durant ce travail, qui l'occupa plusieurs heures, il porta fréquemment à ses lèvres soit le pinceau, soit les couleurs pour les humecter.

« Pendant la nuit, le pauvre petit fut pris de violentes coliques, et ses parents effrayés allèrent aussitôt chercher un médecin; mais lorsque le docteur arriva, il n'était déjà plus possible de porter secours au malheureux enfant, qui est mort empoisonné et dans d'atroces douleurs. « Est-il donc besoin de faire ressortir le conseil qui résulte pour les parents de cet horrible accident, qui plonge une famille dans le deuil? »

Nous rappellerons ici qu'un fabricant de couleurs, établi à Paris, prépare des couleurs dans lesquelles il n'entre aucune substance toxique; malheureusement, ces couleurs ne sont pas en général aussi brillantes que celles qui présentent des dangers pour la santé publique.

A. Chevallier.

oc'np zbes s seldaldme. Sucreries coloniées.

Les précautions que l'on prend en France pour empêcher la vente des sucreries colorées avec des matières pouvant nuire à la santé ne sont pas inutiles, car l'expérience a démontré et démontre encore tous les jours, dans les pays étrangers, combien sont dangereux les bonbons colorés. A Northtawton, petite ville du Devon septentrional, dit le *Times*, six enfants appartenant à diverses familles ont été pris de vomissements qui révélaient un empoisonnement par les bonbons colorés. Les marchandises de cet individu ont été saisies; celles du sieur Sherry, d'Exeter, fournisseur de Ryan, ont été saisies également et soumises à des chimistes. On se propose de sévir rigoureusement contre les vendeurs de ces substances, dangereuses ordinairement et quelquefois mortelles.

EMPOISONNEMENT PAR LES FRUITS DE LA POMME DE TERRE.

La fille d'un habitant de Birkenhead, âgée de quatorze ans, alla dans le jardin attenant à la maison de son père et mangea une certaine quantité de fruits de pomme de terre. Le lendemain, elle fut très-malade et prise de vomissements répétés. Un médecin fut appelé; mais, malgré ses soins, l'état de la malade empira, et elle mourut le jour suivant. (Lancette.)

EMPOISONNEMENT PAR LA RACINE DE ROBINIER FAUX-ACACIA.

On trouve dans la Botanische Zeitung, no 10, du 11 mars 1859, p. 92, une note relative à une observation qui a été faite et publiée par le docteur J. Mœller dans le Journal d'histoire naturelle et de médecine de Hongrie. Une jeune fille de huit ans. avant sucé une racine de robinier faux-acacia fraîchement arrachée, qu'elle prenait pour une racine de réglisse, fut empoisonnée au point d'en être extrêmement malade. Les symptômes de l'empoisonnement étaient tout à fait semblables à ceux qu'on observe sur les personnes qui ont mangé des baies de belladone. La jeune fille fut traitée par le sulfate de cuivre, la limonade et le café noir. Tous les symptômes alarmants disparurent le lendemain, et il ne resta à la malade qu'un grand relâchement. Un fait très-curieux fut également observé. Avant l'empoisonnement, cette enfant avait la fièvre intermittente, qui ne reparut pas après l'accident. - L'auteur de la note de la Botanische Zeitung dit avoir eu également connaissance d'un fait dans lequel deux enfants présentèrent tous les symptômes d'un empoisonnement, qui, heureusement, n'eut pas de suites funestes, pour avoir mâché des racines fraîches de robinier faux-acacia,

(Bulletin de la Société botanique.)

Note du Rédacteur. — Nous rappellerons ici que M. Gendron, médecin à Vendôme, a fait connaître que des écoliers, ayant mangé de l'écorce sucrée de faux-acacia, furent pris, trois heures après, de malaise, d'envie de dormir, de vomissements; quelques-uns de mouvements convulsifs. On administra du thé aux enfants, et les accidents se dissipèrent. M. Gendron se demandait s'il n'y avait pas là une matière vomitive utilisable?

EMPOISONNEMENT PAR L'HUILE ESSENTIELLE D'AMANDES.

Une semme ayant envoyé chercher chez un droguiste du sirop

de violettes et de l'huile d'amandes afin de guérir d'un léger rhume son enfant âgé de neuf mois, l'enfant mourut trois quarts d'heure après, malgré les soins qui lui furent donnés. Un apprenti avait mêlé au sirop de violettes de l'essence d'amandes amères au lieu d'huile d'amandes. — Le droguiste fut acquitté et seulement blâmé pour avoir employé un jeune homme ignorant. Les membres du jury se rangèrent de cet avis après une heure de délibération, mais le président protesta; il aurait voulu qu'on rendît un verdict d'homicide involontaire. Le fait s'est passé en Angleterre.

EMPOISONNEMENT PAR UNE LIMONADE AROMATISÉE A L'HUILE D'AMANDES AMÈRES.

Le Corrière mercantile mentionne un événement déplorable qui est arrivé à Gênes :

"Trois personnes, un homme et deux femmes, étaient entrées au casé dell' Acqua Sola et avaient demandé de la limonade gazeuse. Le garçon apporte une bouteille et verse le liquide dans les verres. Les deux semmes et l'homme se mettent à boire : l'homme tombe mort immédiatement; la semme et la jeune sille ont succombé quelques minutes après. On envoya chercher des médecins, mais tous les soins surent inutiles. Voici à quelle cause on attribue ce tragique événement : au lieu de limonade gazeuse, le garçon avait servi de l'eau distillée d'amandes amères, que l'on emploie en petite dose dans l'eau gazeuse et qui est un violent poison. »

Nous avions demandé des renseignements à Gênes sur les faits observés, mais nos lettres sont restées sans réponse. TENTATIVES D'EMPOISONNEMENT PAR LES ALLUMETTES CHIMIQUES

Cour d'assises de la Meurthe (Nancy), 10 novembre 1859.

Elisabeth Cl...., femme d'A...., dit V. L...., belle-mère de trois enfants, avait pris en haine les enfants du premier lit de son mari. Louise L...., âgée de quinze ans, l'aînée des enfants, avait dîné chez son grand-père, le 19 juin. Sa belle-mère mit alors de côté un morceau de lard pour le goûter de Louise, qui revint dans l'après-midi. Elle fut sollicitée vivement de goûter. Après de nombreux refus, elle finit par céder; mais quand elle voulut manger le lard qu'elle avait reçu, elle s'aperçut qu'il exhalait une forte odeur de soufre. Elle s'en plaignit à une amie et crut prudent de jeter cet aliment dans la rue.

Le 29 juin, la femme L...., devant s'absenter pendant toute la journée, dit à sa belle-fille qu'elle avait préparé pour le dîner de son frère et le sien une tranche de lard avec laquelle elle devait accommoder des champignons cueillis dans la forêt par Louise elle-même. La jeune fille se mit en devoir de découper le lard indiqué; mais, à sa grande surprise, elle y trouva, entre le gras et le maigre, une certaine quantité d'allumettes chimiques. Louise fit aussitôt part de sa découverte à son aïeul et à un voisin. L'autorité locale ayant été prévenue, le lard fut saisi et soumis à l'examen des médecins, qui conclurent que, si les enfants avaient goûté à ces aliments, rendus toxiques par la pâte phosphorée qui y était contenue, il en serait résulté des accidents tellement graves que la mort aurait pu survenir dans l'espace de quelques heures.

L'accusée a été acquittée.

EMPOISONNEMENT PAR LES ALLUMETTES PHOSPHORÉES.

Cour d'assises du Gers, novembre 1859.

En 1859, le 22 juillet, Jeanne D...., mariée à Baptiste E...., propriétaire à Castillon-Massas, prépara de la soupe qu'elle trempa dans deux écuelles séparées, l'une pour son mari, l'autre pour elle. Le sieur E.... se mit à manger celle qui lui était destinée. Après quelques cuillerées, il ne put dissimuler la répugnance qu'il éprouvait; il en fit part à sa femme et à la femme Magnie, leur voisine, qui fut appelée. Celle-ci constata qu'en remuant la soupe dont E.... avait mangé, il se dégageait des lueurs phosphorescentes et une odeur semblable à celle qu'exhalent les allumettes chimiques mouillées. Le témoin examina aussi la soupe que mangeait la femme E...., et remarqua que cette soupe ne présentait pas les mêmes caractères que celle du mari. Les deux soupes furent enfouies l'une et l'autre dans des endroits distincts.

Le sieur E..., depuis ce repas, commença à souffrir; les douleurs allèrent toujours en augmentant jusqu'à ce qu'il perdit complétement la parole; il mourut le 3 août suivant, après neuf jours d'une maladie qui présenta tous les symptômes d'un empoisonnement par le phosphore. Sa femme, qui cependant avait mangé une plus grande quantité de soupe, ne fut nullement incommodée.

Traduite, pour crime d'empoisonnement, devant la Cour d'assises, la femme E.... a été déclarée coupable et condamnée aux travaux forcés à perpétuité, le jury ayant admis des circonstances atténuantes.

TENTATIVE D'EMPOISONNEMENT PAR LA PATE PHOSPHORÉE.

Cour d'assises du Rhône, 28 novembre 1859.

Joseph M...., dit V...., tisseur de soie à Pontcharre, marié

à Claudine-Joséphine T...., dont il a six enfants, avait des relations coupables avec Marie M...., ouvrière tisseuse en soie. Le 27 juillet, M.... donna, dans la soirée, à sa femme malade et alitée, nn breuvage dans lequel, de concert avec la fille M...., il avait mêlé une assez grande quantité de phosphore. Une partie de cette boisson fut prise par sa femme, et le reste écarté par elle comme ayant un très-mauvais goût et présentant comme du feu au fond de la tasse. Restée seule, elle fut en proie, pendant une heure, à des vomissements très-pénibles. Son mari étant rentré, elle se fit donner de l'eau froide, dont elle but une grande quantité.

Le 29 juillet, Marie M.... servit à la femme M.... des poires cuites ayant le goût du phosphore; la veille, on lui avait donné du lait ayant le même goût.

L'accusé M..., n'ayant pu se faire délivrer de l'arsenic, obtint un pot de pâte phosphorée dite mort aux rats. Il avoua en avoir mêlé, à quatre reprises différentes, dans les tisanes de sa femme. Le 29, Marie M.... l'engagea à doubler la dose du poison, et il suivit ce conseil.

Le jury ayant résolu affirmativement les questions d'empoisonnement tenté par M.... et la fille M..., en admettant des circonstances atténuantes, la Cour a condamné M.... aux travaux forcés à perpétuité, et Marie M...., comme complice, à vingt ans de la même peine.

DE L'EXISTENCE D'UN PRINCIPE VÉNÉNEUX DANS LES SEMENCES DU CHANVRE.

A l'occasion d'un fait d'intoxication par les graines de jusquiame, M. Michaud a entretenu la Société d'un autre accident observé sur un enfant de quatre ans et dù à l'ingestion d'une certaine quantité de semences de chanvre.

Les phénomènes d'excitation et d'hilarité que présentait cet

enfant avaient beaucoup d'analogie avec ceux produits par le hachisch (canabis indica), dont les propriétés enivrantes sont connues des populations de l'Inde de temps immémorial. Ils ont été suivis d'un état narcotique des plus prononcés, qui n'a cédé qu'avec lenteur et dont les dernières traces n'ont disparu qu'après huit jours de traitement (1).

L'existence d'un principe toxique dans les plantes du groupe des canabinées n'est pas un fait douteux : on a signalé le danger qu'il y aurait à se reposer sur les cônes frais du houblon, ainsi que sur les plantes vertes du chanvre ordinaire, dont les émanations incommodent assez fréquemment les cultivateurs; mais les semences n'ont jamais, que nous sachions, passé pour vénéneuses. Leur amande huileuse étant toûte comestible, ce n'est que dans l'enveloppe que peut se trouver le principe vénéneux. Toutefois, l'état de maturité des graines nous semble devoir être pris en considération pour expliquer leur action. Parmi les graines que l'enfant tenait en réserve, toutes n'étaient pas arrivées à une maturité complète. Peut-être faudrait-il tenir compte de cette condition, qui permet de supposer une dose plus grande que dans la graine bien mûre du principe actif résineux du chanvre.

(Compte-rendu des travaux de la Société médicale de Chambéry.)

BLANCS DE FARD.

On sait que les blancs de fard, dont se servent les acteurs et

⁽¹⁾ Un fait tout récent et beaucoup plus grave, que nous tenons de M. le docteur Déage (de Chambéry), vient encore confirmer la présence d'un principe toxique dans les graines de chanvre. Une décoction de semences de cette plante dans le vin, administrée par une famille de paysans, dans le but de provoquer la transpiration, à une fille de vingt ans fortement constituée, détermina presque aussitôt chez cette jeune personne des accidents cérébraux suivis de mor en moins de deux heures.

beaucoup de damés, ne sont que des produits de matière minérale, produits qui sont, en général, nuisibles à la santé de ceux qui en font usage.

On se rappelle que, sur les plaintes de quelques artistes dramatiques, deux parfumeurs du boulevard Saint-Martin, le sieur F.... et la demoiselle D...., avaient été condamnés, par un jugement de la sixième chambre, du 10 novembre dernier, à trois mois d'emprisonnement et 500 fr. d'amende, pour avoir vendu, sous le nom de blanc de perle, un fard qui aurait contenu des substances nuisibles à la santé, et notamment du carbonate de plomb.

Sur l'appel interjeté par M. F.... et la demoiselle D...., la Cour impériale les a renvoyés de la plainte, attendu que les faits de la prévention n'étaient pas suffisamment établis.

Les prévenus étaient accusés d'avoir trompé sur la nature de la marchandise vendue.

Bans cette affaire on a cherché à innocenter les blancs qui sont employés comme fard. Les inculpés pouvaient ne pas avoir tort; mais dans un but de salubrité les blancs de fard devraient n'être vendus que lorsqu'ils sont incapables de nuire.

A. CHEVALLIER.

PHARMACIE.

FORMULE D'UN BAIN HUILEUX ÉCONOMIQUE.

Nous n'avons pas à rappeler les bons effets des frictions huileuses dans le traitement de celles des maladies dont une des causes principales trouve sa source dans une nutrition défectueuse; mais un moyen plus efficace pour faciliter l'absorption cutanée des corps gras est le bain : aussi les anciens avaient-ils recours aux immersions dans l'huile. Ces bains ne pouvaient entrer dans la pratiqué courante; mais devaient-ils être complétement oubliés? Plusieurs fois nous les avons conseillés; nous n'avons rencontré qu'une seule famille qui ait consenti à passer par-dessus la dépense et les embarras qu'entraîne l'usage de pareils bains : le succès est venu couronner son dévouement. Cette médication puissante n'est pas aussi dispendieuse qu'elle paraît devoir l'être : une tonne d'huile sussit. L'huile sert pour une assez longue série de bains et peut être utilisée ensuite pour l'éclairage.

Grâce au sagace professeur de thérapeutique de Bordeaux, M. Jeannel, auquel nous devons de beaux travaux sur l'absorption des corps gras, la pratique courante pourra désormais utiliser cette ressource précieuse au profit des plus pauvres malades. Il suffira, en effet, d'émulsionner une certaine quantité d'huile dans l'eau du bain à l'aide de petites doses de carbonates alcalins.

Voici la formule à laquelle s'est arrêté M. Jeannel :

Bain émulsif.

Prenez d'une part :

Carbonate de soude brut...... 350 grammes. Eau tiède pour un bain entier.... 200 litres.

Faites dissoudre.

D'autre part, prenez :

Carbonate de soude brut 50 grammes.

Eau commune tiède 500 —

Dissolvez dans un flacon et ajoutez :

Huile d'amandes ou huile de foie de morue.. 250 grammes.

Agitez quelques instants pour émulsionner et mêlez à l'eau du bain.

L'huile, fait remarquer M. Jeannel, se séparerait si on versait l'émulsion dans l'eau du bain sans avoir rendu cette dernière alcaline. La petite quantité de sel calcaire que contiennent toutes les eaux employées aux usages économiques se trouvant précipitée par le carbonate de soude en excès, ces eaux émulsionnent les corps gras aussi bien que l'eau distillée.

On sait d'ailleurs que les corps gras émulsionnés par les carbonates alcalins traversent les membranes et sont assimilés aussi bien que les corps gras émulsionnés par le suc pancréatique. Pendant la durée de l'immersion dans le bain émulsif, le corps gras se dépose en partie sur la surface de la peau, et, après le bain, l'épiderme, malgré des frictions réitérées avec des linges secs, reste lubrifié d'une manière tout à fait remarquable.

A la suite d'un pareil bain, renouvelé plusieurs jours de suite, M. Jeannel a éprouvé un sentiment de bien-être et de vigueur qui lui a semblé confirmer les assertions des auteurs anglais qui conseillent d'envoyer vivre dans les manufactures de laine les scrosuleux et les phthisiques. (Bulletin de thérapeutique.)

FORMULES POUR L'ADMINISTRATION DU PERCHLORURE DE FER.

Ces formules, qui se trouvaient dans un paquet cacheté du docteur Deleau qui a été ouvert dans une des dernières séances de l'Académie de médecine, sont les suivantes :

Sirop.

Solution normale de perchlorure de fer	10 grammes.
Sirop de sucre	490 —
Peroxyde de fer hydraté humide	Q.S.

Chaque cuillerée de ce sirop comporte environ 12 centigrammes de perchlorure de fer.

Pilules.

Solution normale de perchlorure de fer	5 grammes.
Poudre à volonté	Q. S.
Peroxyde de fer hydraté humide	0. S.

Faire 100 pilules contenant chacune 25 milligrammes de perchlorure de fer.

- Injections.

Solution normale de perchlorure de fer	8 grammes.
Eau	250 —
Peroxyde de fer hydraté humide	0. S.

Le malade doit avoir soin d'agiter de temps en temps le liquide, afin d'empêcher que la solution ne s'acidifie.

Pommade.

Solution normale de perchlorure de fer	8 à 24 grammes.
Axonge	30 grammes.
Huile d'amandes douces	Q.S.
Peroxyde de fer hydraté humide	Q. S.

Au moyen de ce dosage, on peut varier la force du médicament depuis un dixième de la masse jusqu'au cinquième.

Sparadrap.

Solution concentrée de colle de poisson	120 g	rammes.
Solution normale de perchlorure de fer	30	A
Peroxyde de fer hydraté humide	Q. S.	

Le sparadrap contient un dixième de la masse emplastique de perchlorure de fer.

La sublimation du perchlorure de ser est une opération longue et qui exige un soin tellement minutieux, qu'elle ne peut réussir que sur une petite quantité; elle entraîne une perte énorme du médicament; elle ne présente aucun avantage sérieux, car le perchlorure de ser sublimé est tellement déliquescent, qu'il peut à peine se conserver sec, et que le dosage par la pesée en est tout à fait incertain. D'ailleurs, lorsqu'il attire ainsi l'humidité, lorsqu'on le dissout, lorsqu'on le met en pilules ou qu'on le fait entrer dans une préparation quelconque, il s'hydrate, et dès lors il perd sa stabilité.

La cristallisation de perchlorure de fer est une opération également minutieuse. Le perchlorure de fer est incomplétement soluble, et laisse un dépôt plus ou moins abondant, suivant les soins apportés à sa préparation et suivant son ancienneté. Ces circon² stances m'ont fait adopter, comme forme typique de ce médicament, sa solution concentrée et exactement titrée, mais en prenant la précaution ingénieuse et efficace indiquée par M. Burin-Dubuisson. On le conserve à l'état de neutralisation complète en ajoutant du peroxyde de fer hydraté humide. Sous cette forme, ce médicament se prête à toutes les exigences thérapeutiques. Voici les formules préparées avec la plus grande attention par M. Paquet, pharmacien:

Solution normale de perchlorure de fer.

Acide chlorhydrique	Q.	V.
Peroxyde de fer hydraté humide	Q.	V.

On met le peroxyde de fer dans l'acide chlorhydrique jusqu'à ce que celui-ci refuse d'en dissoudre, de manière qu'il en reste en excès. On fait alors bouillir pendant quelques minutes et on filtre; puis on fait évaporer jusqu'à ce que la solution marque 24 degrés bouillants ou 30 degrés froids.

Cette solution contient la moitié de son poids de perchlorure de fer hydraté. Ainsi préparée, la solution de perchlorure de fer est en état de neutralisation; mais, au bout d'un certain temps, elle laisse déposer de l'oxyde de fer, en même temps qu'elle s'acidifie. Cette solution m'a servi de base pour toutes les préparations thérapeutiques.

DRAGÉES FERRUGINEUSES MANNO-BISMUTHÉES.

Par M. le docteur Morin.

On a déjà tant parlé des préparations ferrugineuses, on en a tant inventé et vanté d'espèces différentes, qu'il semble presque singulier de venir aujourd'hui en signaler et en recommander une nouvelle; et cependant nous n'hésitons pas à le faire, pour plusieurs motifs que nous demanderons la permission d'exposer brièvement. Jusqu'à présent toutes les préparations ferrugineuses connues (poudre, sirop, dragées, pilules) ont les défauts de leurs qualités, pour ainsi dire, et on leur reproche avec raison plusieurs inconvénients plus ou moins graves. Le premier, sans contredit le plus constant, est la constipation parfois opiniatre, souvent douloureuse, et qui est tellement inhérente aux préparations ferrugineuses qu'elle en est la conséquence inévitable.

L'insolubilité des ferrugineux est un inconvénient d'une autre nature. Ils sont la plupart du temps à peine attaqués par les acides de l'estomac; ils fatiguent cet organe, gênent la digestion, causent des douleurs gastralgiques, et rendent ainsi la médication intolérable pour le malade, sinon même dangereuse; et non-seu-lement cette insolubilité est la cause des troubles physiologiques que nous venons de signaler et qui n'ont échappé à aucun praticien, mais elle fait que la substance médicamenteuse passe dans les voies digestives sans y être absorbée.

Que si les préparations ferrugineuses sont solubles, elles sont alors ou facilement altérables, et partant peu constantes dans leur composition, ou bien elles renferment parmi leurs éléments des acides minéraux, source de dyspepsie et de maladies de toute sorte; enfin, par cela même qu'elles sont solubles, leur saveur styptique est tellement désagréable qu'elle excite au plus haut point la répugnance des malades; que si encore on administre les préparations solubles sous la forme de pilules pour éviter l'inconvénient de la saveur répugnante, alors le médicament n'est plus, au bout de quelques jours de préparation, qu'un corps presque inerte en quelque sorte, en ce sens que la pilule durcit, se divise à peine dans l'estomac, et passe dès lors, sans être absorbée, dans les voies digestives, qu'elle irrite sans profit, mais non pas sans le désavantage de la constipation et des douleurs gastralgiques.

Ainsi donc, si les préparations ferrugineuses sont insolubles,

elles sont souvent sans effet; si elles sont solubles, elles sont répugnantes au goût, fatigantes pour l'estomac et l'intestin.

Voilà le double écueil signalé par la pratique et qu'il importait d'éviter.

La préparation nouvelle, due à M. L. Foucher, pharmacien à Orléans, réunit au plus haut degré, dit-on, les avantages attachés aux ferrugineux, et elle ne présente aucun des inconvénients qui leur ont été si justement reprochés.

Voici la formule de cette préparation :

Pyrophosphate de fer	0.05
Sous-azotate de bismuth	0.05
Manne en larmes purifiée	0.25

pour une dragée.

Ces trois éléments médicamenteux, intimement combinés, revêtent la forme de dragées faciles à prendre, et l'auteur les a désignées par le nom de dragées ferrugineuses manno-bismuthées, qui rappelle les trois substances composantes.

L'élément ferreux, ou pyrophosphate de fer, est un sel fixe, constant dans sa composition, parfaitement soluble, sans action nuisible sur l'estomac, indécomposable par les produits acides de ce viscère, d'une absorption et d'une assimilation des plus faciles.

Voilà pour le principe vraiment actif des dragées. Il est inutile de nous étendre davantage : les rapports académiques et les expériences cliniques ont suffisamment démontré les avantages de ce sel. Quant au sous-azotate de bismuth, la pratique avait en quelque sorte indiqué que son adjonction au fer était d'indication logique et rigoureuse. Ainsi il y a déjà longtemps qu'un savant médecin de Paris, bien connu par ses longues études sur la physiologie et la pathologie des organes de la digestion, le docteur Gaubert, avait eu l'idée d'employer le sous-azotate de bismuth chez les sujets jeunes, lymphatiques, d'une grande susceptibilité

nerveuse de l'intestin, et dont la santé exigeait l'usage des toniques.

De nos jours, le sous-azotate de bismuth est la substance banale, pour ainsi dire, qu'on oppose à toutes les douleurs gastralgiques. L'adjonction de ce sel est tellement physiologique, tellement rationnelle, que l'on se demande comment il se fait que l'application qu'en a faite M. Foucher ne soit pas venue à l'esprit de tout le monde.

Reste le troisième élément constitutif des dragées, ou la manne. Cette substance a un double effet : de combattre la constipation que provoquent les ferrugineux, et en même temps de maintenir le pyrophosphate dans un état permanent de dissolution, et de permettre ainsi son absorption dans toute l'étendue du parcours digestif.

SUR L'ÉTHER QUINIQUE (1).

Ollmutz, 29 septembre 1859.

Je vous prie de m'excuser d'avoir tardé si longtemps à vous envoyer un échantillon d'éther quinique; lorsque j'ai reçu votre lettre je n'en avais plus. Il m'a fallu le faire préparer de nouveau et l'éprouver ensuite pour juger son efficacité.

Je vous en envoie seulement une petite quantité, tout ce que j'ai à présent, car il ne m'était pas possible d'obtenir assez de quinate de chaux (chinate di calce), parce qu'on ne l'emploie plus à la préparation du sulfate de quinine comme produit accessoire.

Si vous voulez préparer l'éther quinique, mettez 24 onces de quinate de chaux bien pulvérisé dans une rétorte assez volumineuse et tubulée; arrosez-le bien également avec un mélange

⁽¹⁾ Cette lettre était adressée à MM. Laurent et Casthelaz.

d'esprit de vin rectifié (44 onces), parfaitement pur, et 24 onces d'acide sulfurique.

On distille bien lentement au bain de sable jusqu'à concurrence de 20 onces; on rectifie très-lentement ce qui a passé avec le chlorure calcique.

Je n'emploie plus à présent, pour faire faire l'inhalation, qu'un demi-drachme, ou un peu plus, au commencement du paroxysme fébrile, de la même manière que nous employons le chloroforme.

Rarement il est nécessaire de répéter l'inhalation de l'éther quinique une troisième fois.

D' Grol.

THÉRAPEUTIQUE.

EMPLOI DU MÉLANGE DÉSINFECTANT DE COAL-TAR ET DE PLATRE DANS QUELQUES AFFECTIONS MÉDICALES.

Les succès obtenus par les chirurgiens au moyen du mélange désinfectant de MM. Corne et Demeaux nous ont engagé à essayer ce nouveau topique dans quelques affections qui sont plus habituellement du domaine de la médecine. La première pensée nous en a été suggérée par un cas de cachexie syphilitique très-rebelle. Il s'agissait d'une femme de trente ans, entrée, dans le courant de septembre, au n° 21 de la salle Saint-Antoine, à l'Hôtel-Dieu. Lorsqu'elle fut soumise à notre examen, cette femme présentait plusieurs ulcérations coupées à pic et à fond grisâtre sur les piliers du voile du palais, et sur les épaules, les bras, mais surtout sur les membres inférieurs, un grand nombre d'ulcérations très-variables dans leur développement et dans leurs dimensions, mais qui, par leur aspect général, par les croûtes dont elles se recouvraient, présentaient les caractères du rupia, avec une teinte cuivrée à la base, qui faisait reconnaître leur nature spécifique.

La malade a, du reste, avoué facilement qu'elle avait été atteinte antérieurement d'accidents syphilitiques, sans pouvoir bien préciser l'époque de leur origine, et avait suivi déjà, pendant longtemps, un traitement mercuriel.

L'état général était évidemment cachectique, bien que les fonctions digestives ne fussent pas altérées. Dès l'abord, nous lui sîmes prendre du proto-jodure de mercure, à la dose de 1 à 5 centigrammes, des bains amidonnés prolongés, en même temps que nous cherchions à soutenir ses forces par une nourriture tonique. Sous l'influence de ce traitement, les ulcérations du pharvnx guérirent, pour ne plus reparaître, dès la fin du premier septenaire ; les ulcérations se nettoyèrent de leurs croûtes et présentèrent une surface ulcérée de meilleure nature, que l'on saupoudrait d'amidon dans l'intervalle des bains. Mais, au bout de quelques jours, quelques troubles du côté de l'appareil digestif nous forcèrent à suspendre l'emploi du proto-iodure. On continua les bains et le pansement des plaies, qui, loin de montrer aucune tendance à la guérison, s'élargissaient et donnaient une suppuration fétide. A plusieurs reprises, la cautérisation avec le nitrate d'argent, le pansement avec de la charpie imbibée d'eau chlorurée, leur rendirent un bon aspect; mais bientôt la suppuration fétide et l'aspect grisatre reparaissaient. A ce moment, nous tentâmes l'usage interne de la liqueur de Fowler; mais, avant la fin d'un septenaire, des phénomènes d'intolérance nous forcèrent à y renoncer.

Le seul résultat produit fut une nouvelle poussée de bulles de rupia sur les épaules, les jambes et les sourcils. Nous nous bornâmes dès lors à sustenter la malade par une nourriture tonique, dans laquelle nous avions associé les viandes grillées avec l'alimentation végétale, les légumes verts, le cresson, etc. En même temps, on donnait chaque jour deux cuillerées de sirop de protoiodure de fer. Les plaies continuèrent à présenter d'assez nombreuses vicissitudes; un moment, elles prirent un caractère fongueux et donnèrent une grande quantité de sang diffluent. Cet accident fut arrêté par des pansements répétés avec de la charpie imbibée de perchlorure de fer. Ces plaies perdirent la caractère fongueux, mais plusieurs d'entre elles s'élargirent considérablement et formèrent sur les membres inférieurs de vastes ulcères, semblables aux ulcérations phagédéniques.

Nous avions un moment essayé des bains alcalins, puis des bains de sublimé, auxquels nous avions dû renoncer immédiatement, à cause des douleurs qu'ils occasionnaient. Les bains amidonnés même étaient mal supportés, et nous ne pouvions les employer que de temps à autre comme mesure de propreté. Les préparations mercurielles, reprises un moment, avaient été abandonnées. L'opium à haute dose (jusqu'à 20 et 30 centigrammes), qui nous avait été conseillé par M. Guérard, donna quelques jours de calme à la malade; mais les ulcérations s'étendaient toujours. Les principales, placées sur les cuisses, sur la convexité des genoux, dans le creux poplité, sur le cou-de-pied, atteignaient le diamètre de la paume de la main et fournissaient une suppuration d'une abondance et d'une fétidité extrêmes. La malade, déjà privée de sommeil par la douleur, était épuisée par la suppuration et prenait un aspect de plus en plus cachectique. Les fonctions digestives se maintenaient. Ce fut alors qu'après avoir nettoyé les plaies par un grand bain, nous les fîmes couvrir avec la poudre de coal-tar et de plâtre. Le premier effet en fut extrêmement remarquable: en vingt-quatre heures, les plus petites ulcérations se séchèrent, et les plus grandes diminuèrent des quatre cinquièmes de leur étendue.

Le pansement fut continué les jours suivants. Une partie des petites ulcérations guérirent, mais les grandes conservèrent sur les bords une surface que l'on ne put modifier. La suppuration s'accumulait sous le topique désinfectant et formait des croûtes que l'on était obligé de faire tomber tous les deux jours par des cataplasmes ou par de grands bains. Depuis trois semaines environ que la malade est soumise à ce traitement, nous avons cessé de gagner du terrain; toutefois, les grandes plaies ont considérablement diminué d'étendue, mais elles sont cernées sur les bords par des espèces de croissants, de ménisques ulcérés, que la cautérisation, les pansements avec le vin aromatique, pas plus que le coal-tar, ne parviennent à cicatriser. Dès qu'on cesse l'emploi de ce dernier, l'ulcération s'étend, et une nouvelle application de poudre désinfectante la dessèche de nouveau.

Le succès si frappant du premier jour nous avait engagé à étendre nos expériences à une autre série de maladies, à plusieurs eschares profondes, survenues dans le cours de fièvres typhoïdes graves. Trois sujets furent soumis à peu près simultanément à ce traitement : un jeune homme de dix-sept ans, qui présentait au siège une eschare large comme la main et ayant mis à nu le sacrum, et plusieurs eschares plus petites au niveau des grands trochanters et des épines iliaques; une jeune fille de vingt-deux ans, présentant également deux eschares au sacrum, mais moins larges, et une plaie produite par l'ouverture d'un abcès qui avait décollé la peau sur une étendue assez considérable; enfin une femme de trente ans, qui n'avait qu'une eschare au sacrum. Chez ces trois sujets, la poudre désinfectante parut agir favorablement; la fétidité disparut, les parties mortifiées tombèrent assez rapidement, et la plaie sous-jacente prit un assez bon aspect; mais là se borna son action. Une fois les surfaces détergées, le topique ne parut plus exercer aucune action cicatrisante; les bords des plaies où la peau était décollée continuèrent à suppurer, bien qu'on cherchât à introduire la poudre dans leurs anfractuosités. On renonça à ce moyen, et des pansements avec le vin aromatique, la cautérisation avec le nitrate d'argent, rendirent aux plaies un aspect qui annonça une guérison prochaine.

En résumé, le topique de MM. Corne et Demeaux nous a paru, dans le cas que nous venons de mentionner, exercer une action rapide sur l'état des plaies atoniques, supprimer la fétidité, dessécher les surfaces et favoriser la chute des eschares; mais son action nous a semblé un phénomène d'absorption plutôt qu'une action stimulante et réparatrice proprement dite. Dans les quatre cas, son effet, favorable et incontestable les premiers jours, s'est bientôt arrêté, et la cicatrisation a dû être cherchée par les anciennes méthodes. Il n'en reste pas moins avéré pour nous qu'il peut rendre de grands services dans plusieurs de ces affections médicales présentant des complications qui côtoient le domaine de la chirurgie.

E. ISAMBERT, Chef de clinique à la Faculté de médecine.

EMPLOI DU LIQUIDE DE MM. CORNE ET DEMEAUX EN INJECTIONS DANS LA PLÈVRE COMME DÉSINFECTANT.

(Service de M. TROUSSEAU, Hôtel-Dieu.)

Chez notre malade il y avait eu dans la plèvre un épanchement de gaz et de liquide à la suite d'un coup de pied de cheval. La ponction fit sortir un liquide couleur café au lait et d'une fétidité extrême.

On crut devoir rendre permanente l'ouverture faite à la poitrine, afin de faire tous les deux jours une injection de teinture d'iode.

Bientôt la fétidité devint intolérable et la santé du malade s'altéra visiblement.

L'emploi des chlorures désinfectants n'eut aucun succès, et enfin on fit usage d'une solution du liquide de Corne et Demeaux, préparé de la manière suivante :

N'ayant à l'hôpital que la poudre qui renfermait du sulfate de

chaux, on traita 100 grammes de poudre par 100 grammes d'alcool et on étendit la liqueur filtrée de 3 litres d'eau.

On commença d'abord par des injections de ce liquide étendu de moitié eau, mais il se produisit du côté du système nerveux des phénomènes qui rendirent cette injection impossible.

On associa alors la teinture d'iode et le liquide de Corne, préparé comme nous l'avons dit et dans les proportions suivantes :

	Teinture d'iode	50	grammes.
	Iodure de potassium	4	_
	Eau		
Pour	une première injection, suivie auss	itôt	de la suivante :
reme	Eau de Corne et Demeaux	75 75	grammes.

La fétidité disparut complétement et n'a plus reparu; l'état général du malade est des plus satisfaisants, et tout fait présumer qu'il sortira guéri.

M. Trousseau fait observer que cé traitement sauve beaucoup plus d'enfants que d'adultes. La poitrine se comprime, la taille est déformée; mais tout reprend son état normal au bout d'un certain temps.

SUR LES MÉLANGES DÉSINFECTANTS.

On sait que MM. Corne et Demeaux ont indiqué l'emploi du goudron pour la désinfection des fosses.

M. Siret, qui, il y a quelques années, a obtenu un des prix de l'Académie des sciences, a adressé à cette savante société une note dans laquelle il établit qu'il a calculé l'emploi de ses substances désinfectantes pour l'hiver, l'été et l'automne, et que ses résultats ont été satisfaisants pour une fosse d'aisances servant à quatre cents détenus. Avant l'heure du lever, il fait nettoyer à grande eau, et sur les dix heures du matin il verse 36 litres de la solution ci-après:

100 kilogrammes de sulfate de fer, 4 kilogrammes d'acide hydro-chlorique, 1,000 litres d'eau, et quelquefois, selon la localité, l'emploi du goudron, mais très-rarement.

Dans une autre partie de sa note, l'auteur fait connaître le mode de préparation d'un médicament topique qu'il a employé avec grand succès pour le piétin des moutons, et qui se compose de sulfate de fer et de goudron.

INFLUENCE DU MIEL SUR LA SANTÉ.

Par M. le docteur Buzairies.

Les sages de l'antiquité regardaient le miel comme un remède souverain et universel; des vieillards allaient jusqu'à attribuer leur grand âge à son usage comme aliment, et de ce nombre étaient : Démocrite d'Abdère, arrivé à cent neuf ans; Anacréon, parvenu à cent quinze ans; Pollio Romulus, qui avait dépassé cent ans, etc. Hippocrate, le plus célèbre médecin des temps antiques, conseillait également le miel dans le but de prolonger l'existence, et il atteignit lui-même un âge très-avancé. Les habitants de l'ancienne Grèce adoucissaient leurs vins avec le miel; ils préparaient avec ce produit une boisson très-commune, désignée sous le nom de mulsum. Anacréon avait pour cette boisson une préférence bien marquée, et c'est en la savourant qu'il composait les chansons pleines de gaieté qu'il nous a laissées. Les lutteurs et les athlètes de la Grèce et de Rome ne descendaient jamais dans l'arène sans avoir mangé d'abord une certaine quantité de miel. Pythagore et Démocrite vivaient, diton, de pain et de miel, dans la persuasion où ils étaient que c'était là un moyen infaillible de prolonger la vie et d'entretenir l'esprit dans toute sa vigueur.

NOTE SUR UN NOUVEAU MOYEN DE PRÉVENIR LES ACCIDENTS CAUSÉS PAR UNE DENTITION DIFFICILE.

Par M. E. VAUTIER,

La Gazette des hôpitaux, dans son numéro du 20 septembre dernier, contient un excellent article sur la diarrhée liée à la dentition.

Cet article, extrait des leçons cliniques faites à l'Hôtel-Dieu par M. le professeur Trousseau, indique divers moyens propres à combattre les accidents provenant de la dentition chez les jeunes enfants.

Nous ne pouvons que rappeler les enseignements pratiques qu'on trouve à chaque ligne dans ce remarquable résumé. Nous oserons pourtant ajouter quelques mots sur ce sujet, et nous dirons que nous avons essayé de prévenir les accidents multiples ayant pour cause unique une dentition difficile.

Souvent l'obstacle que les dents trouvent dans la fermeté des gencives pour percer peut être amoindri. On a recours avec succès à une légère opération qui consiste à débrider la gencive; mais ce moyen, si inoffensif qu'il soit, trouve souvent, chez une mère trop craintive, une opposition qu'on ne peut vaincre. L'aphorisme profond du savant professeur M. Velpeau, qui dit : « Une piqûre est une porte ouverte à la mort », trouve un grand nombre de partisans. Nous avons donc dirigé nos recherches sur le moyen d'accélérer la dentition en usant l'épiderme de la gencive et en facilitant ainsi la sortie des dents. Notre petit moyen a obtenu de grands résultats; et aujourd'hui, appuyé sur un nombre considérable de faits, nous osons recommander à l'examen des praticiens une préparation consciencieusement élaborée; c'est une mixture à laquelle nous avons donné

le nom de crème dentaire, dont la composition est ainsi faite :

211	Gomme,	1 partie.
	Sucre. Miel. MANNAM MAN	1 -
	Miel	1 -
	Eau de chaux	Q. S.

Colorez avec la cochenille.

On étend cette mixture sur la partie des gencives où les dents tendent à percer, et avec le doigt, pendant quelques minutes, on opère une friction qu'on réitère trois ou quatre fois par jour. L'effet qui se produit d'abord est le ramollissement de la gencive. La dent, moins fortement comprimée, ne porte plus sur les rameaux du nerf dentaire d'une manière assez puissante pour déterminer des convulsions qui n'ont souvent pas d'autre cause que la congestion résultant de la pression de ce nerf.

Ensuite, ces frictions, aidées par l'action de la mixture, amincissent bientôt l'épiderme, que la dent perce alors facilement.

Il est inutile de nous étendre davantage sur les conséquences de cette pratique innocente. En médecine, prévenir vaut mieux que combattre.

Les encouragements journaliers que nous recevons des honorables praticiens qui prescrivent notre mixture nous ont seuls poussé à porter à la connaissance des médecins les résultats obtenus.

Heureux si l'emploi de ce moyen peut épargner quelques douleurs aux enfants et quelques larmes aux jeunes mères !

OBJETS DIVERS.

PILES DE WATSON.

M. Watson a eu l'idée de mettre en présence tantôt l'étain et

avagyé sor ao nombre considérable de faits.

le zinc, tantôt le fer et le zinc, ou même le plomb et le carbone; de la trois piles nouvelles, dont voici la disposition :

1º Piles d'étain et de zinc. — Ges piles consistent à disposer, l'un dans l'autre, des cylindres d'étain et de zinc, et à les séparer au moyen d'un diaphragme poreux. Les cylindres d'étain extérieurs sont placés dans des pots en grès, et sont soumis à l'action d'une eau régale composée de 2 parties d'acide chlorhydrique et d'une partie d'acide azotique. L'excitation des cylindres de zinc, qu'il est préférable de placer dans les cellules ou diaphragmes poreux disposés en dedans des cylindres d'étain, se fait par l'acide sulfurique affaibli. Les éléments de la pile sont accouplés ensemble de la manière ordinaire : le zinc relié à l'étain, ce dernier au cylindre de zinc suivant, et ainsi de suite, produisant relativement un courant très-énergique. Il se déposera dans les pots de grès un résidu d'hydrochlorate d'étain, et, entre les diaphragmes et les pots de zinc, un autre résidu de sulfate de zinc qu'on utilise ainsi qu'on va le voir.

2º Piles de fer et de zinc. — La deuxième espèce de piles imaginées par M. Watson consiste en des batteries de fer et de zinc excitées par les acides azotique et sulfurique. Les résidus sont, dans les pots de grès extérieurs, de l'azotate de fer et de l'acide azoteux libre, et, dans les vases poreux, du sulfate de zinc.

3º Piles en plomb et carbone. — Enfin, la troisième espèce de piles consiste aussi en des cylindres de plomb et de carbone, disposés comme les précédents et excités par l'eau régale. On à pour produit de l'azotate de plomb.

CORRESPONDANCE.

Dans notre dernier numéro, nous avions annoncé la traduction, par M. Schauefele fils, de la Chimie analytique de M. Stein. M. Schauesele n'a pas voulu saire cette traduction sans en saire part à l'auteur, celui-ci lui a adressé la lettre suivante, qui ne lui permet pas de continuer son travail:

Dresde, ce 23 décembre 1859.

Très-honoré Monsieur,

En répondant à votre lettre du 14 décembre, je me hâte de vous dire que j'ai cédé le droit de traduction de ma Chimie analytique à M. Werner, mon libraire-éditeur (librairie Schænfeld, rue du Château, à Dresde).

Tout en étant donc bien sensible à l'honneur que vous allez me faire en voulant traduire mon petit livre, et n'ayant pas la moindre objection à y faire de ma part, je dois vous prier, Monsieur, de vouloir bien instruire votre libraire-éditeur de s'adresser, pour cette affaire, à M. Werner. J'en ai déjà parlé à ce monsieur, et je suis sûr que les conditions qu'il aura à faire n'empêcheront pas la publication de mon livre en France.

En vous priant, Monsieur, de vouloir présenter mes hommages à M. votre père et à M. le professeur Chevallier, j'ai l'honneur de me nommer

Votre très-dévoué.

Signé : Dr STEIN.

On voit, d'après cette lettre, qu'il faudrait s'entendre avec le libraire de M. Stein, et on sait ce que c'est que s'entendre. M. Schauesele fils ne peut donc proposer de conditions à M. Werner, puisqu'il ne sait quel succès pourra avoir la traduction qu'il aurait saite.

A. CHEVALLIER.

VENTE ET ANNONCE PUBLIQUE DE REMÈDES SECRETS OU NON SECRETS.

M. le préset des Deux-Sèvres, suivant un exemple déjà donné par quelques-uns de ses collègues, a pris l'arrêté suivant :

- Art. 1°. Tout débit au poids médicinal, toute distribution de drogues ou préparations médicamenteuses sur des théâtres ou étalages, dans les places publiques, foires et marchés, sont prohibés.
- Art. 2. Est interdite, sans exception, toute annonce ou affiche imprimée indiquant des remèdes secrets, sous quelque dénomination que ce soit.
- Art. 3. Est aussi interdite toute annonce ou affiche relative à des remèdes non secrets, et dont la publicité présenterait des inconvénients pour la morale et le respect des convenances.

Aucune affiche annonçant des remèdes non secrets ne pourra être publiée ou placardée qu'après avoir été soumise à l'examen du maire de la commune, et qu'en vertu d'une autorisation écrite.

- Art. 4. Aucun remède non inscrit au Codex, et que l'Académie impériale de médecine aurait repoussé, ou sur lequel elle ne se serait pas encore prononcée, alors même qu'elle serait saisie de son examen, ne peut être présenté dans les prospectus, affiches ou annonces par la voie de la presse, en termes propres à faire croire à l'approbation de l'Académie et à la légalité de la vente.
- Art. 5. Toute contravention aux dispositions ci-dessus reproduites sera constatée par procès-verbaux et déférée aux tribunaux pour l'application des peines portées par la loi.

CONDAMNATION D'UN HOMOEOPATHE POUR MEURTRE.

C'est sous ce titre que la Revue médicale publie le récit suivant sans en indiquer la source, paraissant, par conséquent, en accepter la responsabilité:

« Un nommé William Rae, homœopathe, a été cité devant un jury anglais pour répondre des effets du traitement employé sur

une jeune femme de vingt-huit ans, morte d'hémorrhagie sept heures après ses couches. L'accusé Rae prétendait avoir trouvé le placenta tellement adhérent à la matrice qu'il n'avait pas réussi à l'en détacher, malgré des efforts continués pendant près de deux heures. Mais l'autopsie, juridiquement ordonnée, fit reconnaître qu'il ne restait pas traces de placenta dans la matrice. La paroi interne de la matrice était plus ou moins déchirée dans ses fibres musculaires, dans une étendue de 8 centimètres, et par l'opérateur. Le jury, après trois quarts d'heure de délibération, s'appuyant sur ce que Rae était homesopathe et non médecin, a rendu un verdict de meurtre. Appel a été formé par le condamné, et l'affaire suivra son cours à Old-Bailey.»

Nous admettons et nous approuvons autant que qui que ce soit qu'on attaque ce qu'il y a de ridicule dans l'homœopathie, et qu'on l'attaque avec les armes qui sont permises contre ce qui n'est que ridicule. Mais nous ne saurions dissimuler que c'est dépasser toutes les bornes d'une polémique légitime et même du bon sens que de se livrer à une insulte comme celle qui précède. La vivacité que nous avons mise plus d'une fois à combattre les absurdités homœopathiques prouve, Dieu merci, que nous ne faiblissons pas dans la défense de la vérité; mais croire que tous les homœopathes soient des coquins est une niaiserie; le croire et le dire est une mauvaise action; le dire sans le croire est une infamie devant laquelle, par malheur, n'ont pas reculé certains allopathes. Quand on a vu des médecins, très-allopathes et non moins habiles, donner à plein collier dans la mystification des tables tournantes, si ce n'est frappantes, il y a lieu de s'étonner qu'on n'admette pas que certains esprits soient séduits même par les erreurs d'Hahnemann.

DE LA CONCENTRATION DU PRINCIPE ACTIF DES VÉGÉTAUX DANS LEURS SEMENCES.

Un fait relatif à un empoisonnement par les graines de jusquiame, observé par le docteur Descôtes (de Rumilly) sur une petite fille de six ans qui, bien que n'en ayant ingéré qu'une faible quantité, resta pendant plusieurs jours sous l'influence du principe toxique de cette solanée, a suggéré à ce médecin des réflexions qui peuvent avoir quelque importance en matière médicale.

Dans les corollaires de son intéressante observation, ce savant a émis l'idée de la concentration du principe actif des végétaux dans leurs graines.

Il cite pour exemple celles de ciguë et de meutarde, et fait remarquer que, « la graine ou fruit étant le point de départ et le terme du végétal, il serait rationnel d'admettre qu'il contient non-seulement l'embryon des organes de ce végétal, mais encore, en puissance et en réalité, les propriétés dont il est doué. »

Bien que, dans l'état actuel de nos connaissances sur ce point de matière médicale, toute idée émise dans un sens absolu nous paraisse prématurée, nous ne pouvons résister au désir d'enregistrer l'opinion du docteur Descôtes, comme étant de nature à provoquer des recherches sur une question si importante pour la pratique médicale et la pharmacologie.

Certains observateurs accréditent, il est vrai, l'idée de la concentration du principe actif dans les semences ou pans les organes de fructification des plantes. C'est un fait qui paraît être vrai pour les fruits de ciguë, de phellandrie, de quelques solanées, papavéracées, cucurbitacées et euphorbiacées; mais nous n'avons pas de données suffisantes pour l'appliquer généralement à toutes les plantes d'espèces médicinales. Les observations naturelles, appuyées sur l'expérience, font envisager toutes les parties d'une plante, feuilles, racines, semences, chacune à son plus haut degré de végétation, comme douées de propriétés actives.

La concentration du principe actif dans telle partie d'une plante, si on devait admettre cette idée, semble subordonnée à la force de végétation qu'elle présente. A l'époque de la floraison, alors que les feuilles sont dans toute leur vigueur, c'est cet organe qui est le plus développé et, par conséguent, le plus nourri. Lorsque la fructification de la plante est avancée, tous les organes autres que le fruit sont dans un état de dégénérescence, si elle est annuelle ou bisannuelle; de paresse ou de souffrance, si elle est vivace. On comprend que, pour les plantes vivaces, herbacées et ligneuses, après leur période annuelle d'évolution, abstraction faite des fruits, la racine et l'écorce sont les seuls organes qui présentent une concentration de sucs. Ces conditions ont servi jusqu'ici de règle en matière médicale pharmaceutique; mais combien serait simplifié l'emploi des espèces végétales, s'il était prouvé que les fruits, comme le pense ingénieusement le docteur Descôtes, sont le réceptacle du principe actif!

Si ce fait, qui peut être considéré comme avéré pour un grand nombre d'espèces et qu'on peut étendre rationnellement à toutes les plantes annuelles et bisannuelles, venait à être généralisé pour les plantes vivaces, cela constituerait une révolution dans le maniement des végétaux médicamenteux. Les récoltes des feuilles, écorces, racines, si sujettes, on le sait, à des variations, ne se font pas toujours dans de bonnes conditions. Les inconvénients de dessiccation et de conservation des espèces qui, sous un fort volume, présentent des difficultés sérieuses disparaîtraient, et la pratique médicale n'aurait pas à déplorer de fréquentes inégalités d'action dans l'emploi des espèces végétales et des préparations dont elles sont la base.

Disons enfin que bien des raisons se pressent pour faire accep-

ter à priori l'opinion du docteur Descôtes. C'est dans les fruits qu'affluent les substances albumineuses, amylacées, les sels, la matière grasse et les principes sucrés ou amers. En tenant compte de la richesse minérale, selon les données savantes de Liebig, comme preuve d'une parfaite élaboration des sucs végétaux, on trouve dans les fruits une proportion dominante de cendre alcaline et phosphatée. Il est pour le moins aussi remarquable de rencontrer dans l'amande des amygdalées, des drupacées; dans le pepin des hespéridées, des pomacées; dans les semences des strychnées, cofféacées, etc., une proportion considérable du principe immédiat amer disséminé dans toutes les parties de la plante.

(Compte-rendu des travaux de la Société médicale de Chambéry.)

EXERCICE DE LA PHARMACIE.

Il est des difficultés qui se rencontrent dans l'exercice de la pharmacie, difficultés qui tiennent à ce qu'on n'a pas toujours sous la main des élèves possédant les qualités qui doivent en faire des hommes destinés plus tard à exercer honorablement la profession.

Nous connaissons un grand nombre d'élèves qui méritent l'estime générale et que nous sommes heureux de considérer comme nos amis; mais il s'en trouve qui n'ont pas réfléchi que, s'ils se conduisent mal, ils rencontreront, lorsqu'ils seront établis, des élèves qui, suivant l'exemple qu'ils ont reçu, leur rendront l'exercice de la profession difficile; il est de ces jeunes gens qui n'ont jamais réfléchi que leur conduite, en pharmacie, doit indiquer d'avance ce qu'ils seront quand ils exerceront pour eux-mêmes.

Ces réflexions nous ont été suggérées par le fait suivant : Un élève interne des hôpitaux, un garçon studieux, avait pu. en se conduisant régulièrement, en se servant de ses économies et de quelques fonds dont sa vieille mère pouvait disposer, passer ses examens, obtenir son diplôme et acheter une petite officine.

Exténué par les privations qu'il s'était imposées, par la fatigue qu'il avait éprouvée en organisant l'établissement qu'il avait acheté, il était tombé malade, et tellement malade, qu'il ne pouvait sortir de son lit; il fut forcé de confier son officine à un élève.

Cet élève qui le remplaçait, et qui aurait dû être doublement pénétré de ses devoirs, puisque le pharmacien qu'il remplaçait ne pouvait sortir de son lit, oublia ceux-ci : il abandonna la pharmacie dans la soirée de Noël, et il ne reparut à l'officine que le lendemain vers les deux heures.

Pendant ce temps, l'officine A..... resta sans élève, et le service ne put être fait que parce que le frère du pharmacien alla solliciter d'un pharmacien voisin la disposition d'un de ses élèves pour que le service de la pharmacie pût être fait.

Le pharmacien A.... a succombé peu de jours après. Nous nous demandons si l'élève qui a méconnu les devoirs les plus sacrés, devoirs impérieux à cause de l'état de maladie d'A...., n'a pas à se reprocher d'avoir avancé la mort de celui qui l'avait investi de sa confiance?

A. C.

NOUVELLE PLANTE ALIMENTAIRE.

Une lettre adressée de Cuença à M. Boussingault par M. Benigno-Malo, annonce l'existence de tubercules dont l'essai mérite d'être fait. Il y a, dans ce pays, une plante indigène connue sous le nom de shicama. C'est un arbuste qui atteint 1 mètre de hauteur; ses racines engendrent deux classes de tubercules. Les plus rapprochés de la surface du sol ont une couleur iris, une saveur amère : on les emploie pour la reproduction; les autres,

placées à une certaine profondeur dans le sol, sont blancs, juteux et extrêmement sucrés, si sucrés qu'on les mange crus.
Cette plante, cultivée en Eurôpe, remplacerait avec avantage la
betterave. La shicama résiste à la basse température que l'on
éprouve sur les plateaux élevés des Andes, et vous savez que,
dans les hautes stations, il gèle fréquemment par l'effet du rayonnement nocturne. La shicama a sur la betterave un avantage:
c'est qu'elle est annuelle, et si l'on en juge par la saveur, elle
est beaucoup plus sucrée.

(Musée des sciences.)

PROPRIÉTÉS FÉBRIFUGES DE LA SÉLÉNITE.

Le docteur S. Clark raconte que les Hindous se servent fréquemment de la poudre de sélénite (sulfate de chaux), calcinée avec partie égale de pulpe d'aloès, pour combattre les fièvres intermittentes. Cette substance se vend en grande quantité dans les bazars du pays. M. Clark l'employa à la dose de 50 centigrammes, quatre fois par jour, dans les fièvres paludéennes, ainsi que dans d'autres maladies qui réclament l'emploi des toniques; il poursuit ces expériences depuis huit mois, et il assuré qu'elles lui ont donné les résultats les plus satisfaisants.

(Medical Times and Gazette.)

MOYENS DE RENDRE LE COTON ET LE LINGE INCOMBUSTIBLES.

Les accidents si nombreux qui arrivent tous les jours ont amené des recherches faites sur la demande de la reine. Le verre soluble, l'alun, le borax, ont été déjà employés avec succès; mais le docteur Macadam a trouvé que le sulfate d'ammoniaque réussissait beaucoup mieux.

BON EXEMPLE

M. Louis-Samuel-Athanase Perrard-Lebrun, élève externe des

hôpitaux de Paris, est décédé chez son père, le 27 novembre dernier, à l'âge de vingt-deux ans.

Par décision de M. le directeur de l'assistance publique, en date du 6 décembre, prise sur le rapport de M. Dubost, secrétaire général de cette administration, une médaille en bronze a été décernée à cet élève comme un témoignage du bon souvenir que l'administration conserve de son zèle dans l'exercice de ses fonctions et de son dévouement aux pauvres malades.

ACTES ADMINISTRATIFS ET CONCOURS.

ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE DE PARIS.

Par décret du 2 décembre, M. Berthelot a été nommé professeur de chimie organique (chaire nouvelle) à l'École supérieure de pharmacie de Paris.

M. Gaultier de Claubry a été nommé professeur de toxicologie à la même Ecole, en remplacement de M. Caventou, nommé professeur honoraire. En cette qualité, M. Caventou jouira du droit de délibération dans les assemblées de l'Ecole, pourra participer aux examens et faire partie des jurys institués pour les concours d'agrégation.

L'Ecole de pharmacie a procédé, jeudi 29 décembre, à la formation de la liste des candidats pour sa chaire de physique. Le résultat a été celui qu'on prévoyait, au moins quant au premier candidat:

Au premier rang, M. E. Robiquet, agrégé en exercice;

Au deuxième rang, M. Loir, ancien agrégé de l'Ecole de pharmacie de Paris, actuellement professeur à la Faculté des sciences de Besançon.

Au troisième, M. Buignet.

Par décret du 17 décembre dernier, l'Ecole supérieure de

pharmacie de Paris a été autorisée à accepter un coupon de rente de 500 fr., offert par M. Menier, pharmacien, pour la fondation d'un prix spécial de matière médicale.

Ce prix sera décerné annuellement sous la dénomination de prix Menier.

ÉCOLE DE PHARMACIE DE MONTPELLIER.

Par décret impérial en date du 27 novembre 1859, rendu sur le rapport du ministre de l'instruction publique et des cultes, M. Cauvy, professeur adjoint de physique à l'Ecole supérieure de pharmacie de Montpellier, est nommé professeur titulaire dans la chaire qu'il occupe.

(Montpellier médical.)

Par arrêté en date du 25 novembre 1859, M. Planchon, professeur titulaire de la chaire de botanique et d'histoire naturelle des médicaments à l'École supérieure de pharmacie de Montpellier, est nommé directeur de ladite École, en remplacement de M. Pouzin, admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à une pension de retraite.

M. Pouzin, ancien directeur de l'École supérieure de pharmacie de Montpellier, admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à une pension de retraite, est nommé professeur honoraire de ladite Ecole.

M. Jeanjean, conservateur des collections scientifiques à la Faculté des sciences de Montpellier, est chargé provisoirement de la chaire de chimie organique et de toxicologie à l'Ecole supérieure de pharmacie de ladite ville.

M. Gay fils, agrégé près l'Ecole supérieure de pharmacie de Montpellier, est chargé provisoirement de la chaire de pharmacie à ladite Ecole. (Montpellier médical.)

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.

Elections.

L'Académie a procédé par la voie du scrutin au renouvellement du bureau pour 1860.

Sont nommés : Président, M. J. CLOQUET;

Vice-président, M. ROBINET;

Secrétaire annuel, M. Devergie;

1er membre du conseil, M. le vice-président ;

. 20

M. FERRUS:

3.

M. BOUVIER.

La séance est levée à quatre heures et demie.

PRIX DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.

Prix fondé par M. Orfila.

Ce prix, qui ne pourra jamais être partagé, doit porter tantôt sur une question de toxicologie, tantôt sur une question prise dans les autres branches de la médecine légale.

L'Académie propose la question suivante :

« Recherches sur les champignons vénéneux aux points de vue chimique, physiologique, pathologique et surtout toxicologique.»

L'Académie désire que les concurrents étudient autant que possible :

1° Les caractères généraux pratiques des champignons vénéneux, et surtout les caractères appréciables pour le vulgaire; l'influence du climat, de l'exposition, du sol, de la culture et de l'époque de l'année, soit sur le danger de ces champignons, soit sur les qualités des champignons comestibles;

2° La possibilité d'enlever aux champignons leur principe vénéneux, ou de les neutraliser, et, dans ce dernier cas, ce qui s'est passé dans la décomposition ou la transformation qu'il a subie; 3º L'action des champignons vénéneux sur nos organes, les moyens de la prévenir et les remèdes qu'on peut lui opposer;

4º Les indications consécutives aux recherches ci-dessus indiquées et qui pourraient éclairer la toxicologie dans les cas d'empoisonnement.

Ce prix est de la valeur de 2,000 francs.

PRIX DE L'ACADEMIE DE REIMS.

Étudier comparativement l'emploi du sucre candi et du sucre blanc, du sucre de canne et du sucre de betterave, dans la fabrication du vin de Champagne, tant au point de vue de la qualité du vin et de la production du gaz qu'au point de vue de l'économie.

Le prix, pour cette question, consiste en une médaille d'or de 300 francs.

Cheminées fumivores.

Une médaille d'encouragement sera décernée au meilleur système de cheminée fumivore introduit dans les établissements industriels de Reims.

Les mémoires devront être adressés (franco) à M. le secrétaire général de l'Académie impériale, à Reims, avant le 15 mai 1860.

Les auteurs, ne devant pas se faire connaître, inscriront leurs noms et leur adresse dans un billet cacheté sur lequel sera répétée l'épigraphe de leur manuscrit.

ARRÊTÉ DE M. LE PRÉFET DE LYON SUR LES VASES ET USTENSILES AVEC LES MÉTAUX NUISIBLES.

Les ustensiles et vases de cuivre ou d'alliage de ce métal dont se servent les marchands de vin, traiteurs, aubergistes, restaurateurs, pâtissiers, charcutiers, confiseurs, bouchers, fruitiers, épiciers, etc., devront être étamés à l'étain fin et entretenus constamment en bon état d'étamage.

L'emploi du plomb, du zinc et du fer galvanisé est interdit dans la fabrication des vases destinés à préparer et à contenir les substances alimentaires et les boissons.

Il est défendu de renfermer de l'eau de fleur d'oranger ou toutes eaux distillées dans des vases de cuivre, tels que les estagnons de ce métal, à moins que ces vases ou ces estagnons ne soient étamés à l'intérieur à l'étain fin.

Il est défendu aux marchands de vin et de liqueurs d'avoir des comptoirs revêtus de lames de plomb; aux débitants de sel de se servir de balances de cuivre; aux nourisseurs de vaches, crémiers et laitiers, de déposer le lait dans des vases de plomb, de zinc, de fer galvanisé, de cuivre et de ses alliages; aux fabricants d'eaux gazeuses, de bière ou de cidre, et aux marchands de vin, de faire passer par des tuyaux ou appareils de cuivre, de plomb ou d'autres métaux pouvant être nuisibles, les eaux gazeuses, la bière, le cidre ou le vin. Toutefois, les vases ou ustensiles de cuivre dont il est question au présent article pourront être employés s'ils sont étamés.

Il est défendu aux raffineurs de sel de se servir de vases et instruments de cuivre, de zinc ou de tous autres métaux pouvant être nuisibles.

Il est défendu aux vinaigriers, épiciers, marchands de vin, traiteurs et autres, de préparer, de déposer, de transporter, de mesurer et de conserver dans des vases de cuivre et des alliages non étamés, de plomb, de zinc, de fer galvanisé, ou dans des vases faits avec un alliage dans lequel entrerait l'un des métaux désignés ci-dessus, aucuns liquides ou substances alimentaires susceptibles d'être altérés par l'action de ces métaux.

La prohibition portée en l'article ci-dessus est applicable aux

robinets fixés aux barils dans lesquels les vinaigriers, épiciers et autres marchands renferment le vinaigre.

(Gazette médicale de Lyon.)

NOUVELLES.

CHAIRE DE PHARMACOLOGIE A L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

Rapport à S. Exc. le Ministre de l'instruction publique et des cultes.

Nous donnons le texte de l'intéressant rapport de M. Dumas sur la chaire de pharmacologie de la Faculté de médecine de Paris. On trouvera dans cet important document, en même temps qu'un exposé aussi lucide que convaincant des motifs qui justifient les modifications introduites dans cette partie de l'enseignement, des considérations tendant à faire ressortir l'utilité d'une chaire nouvelle, qui complète le système de l'enseignement de la chimie dans toutes ses applications à la médecine. Ce rapport peut être signalé, en outre, comme une de ces belles leçons, telles que l'illustre professeur en a conservé le secret, sur les généralités de la science et sur les rapports des diverses branches des sciences physiques et chimiques entre elles et avec la grande et suprême science de la vie.

Monsieur le Ministre,

La chaire de pharmacie de l'Ecole de médecine de Paris étant devenue vacante par la mort de son regrettable titulaire, M. Soubeiran, vous avez voulu qu'une commission spéciale fût chargée d'examiner le programme du cours dont il était chargé et de vous dire si ce programme, préparé sur votre demande par les soins de la Faculté, était l'expression la plus complète et la plus utile de l'enseignement qui doit être donné dans une chaire de pharmacie et dans une Faculté de médecine. Après un examen attentif, la commission vient vous rendre compte du résultat de ses délibérations.

Elle répondra en même temps aux questions d'une nature plus

générale que Votre Excellence a bien voulu lui indiquer verbalement comme étant comprises dans le cercle de ses études.

A l'unanimité, la commission est d'avis que l'enseignement de la pharmacie proprement dite à la Faculté de médecine de Paris n'exige pas un cours entier d'un semestre.

A l'unanimité également, elle est d'avis qu'il y aurait lieu d'instituer la chaire affectée à cet enseignement sous le titre de chaire de pharmacologie, comprenant la matière médicale et la pharmacie.

Ce cours devrait embrasser :

- L'exposé des procédés généraux de la préparation des médicaments;
- II. L'étude particulière des substances médicamenteuses et des médicaments, envisagée sous le rapport de leur histoire naturelle, de leurs caractères physiques ou chimiques, de leurs formes pharmaceutiques, enfin des sophistications dont ils peuvent être l'objet;
 - III. L'art de formuler ;
- IV. L'histoire des eaux minérales naturelles et des eaux minérales artificielles;
- V. L'histoire de la pharmacie, considérée chez les anciens et chez les principales nations de l'époque actuelle.

Ce programme sommaire nous a paru suffire pour faire comprendre la pensée de la commission sans gêner en rien la liberté du professeur qui sera chargé de la traduire en leçons; il était toutefois indispensable de le mettre sous les yeux de Votre Excellence, le mot pharmacologie, par lequel la commission propose de définir la chaire, a yant reçu des interprétations diverses dans les ouvrages de médecine ou de pharmacie.

La commission s'est appuyée, en le choisissant, sur l'emploi le plus habituel qui en ait été fait; elle a écarté le titre de chaire de pharmacie par divers motifs considérables :

Premièrement. La Faculté de médecine de Paris elle-même n'a pas entendu que la chaire dont elle a voté le maintien serait consacrée à un cours de pure pharmacie.

Secondement. Un tel cours existe et est parfaitement à sa place à l'École de pharmacie, où, à la rigueur, peuvent l'aller suivre ceux des élèves en médecine qui voudraient diriger leurs études de ce côté.

Troisièmement. A l'égard des élèves en médecine en général, il y

a plus d'inconvénient que de profit à fixer leur attention sur les procédés en usage pour la préparation des médicaments, procédés toujours compliqués de détails minutieux et infinis, dont la connaissance précise est indispensable au pharmacien, mais dont le médecin n'a jamais à s'occuper.

Aussi la commission propose-t-elle d'étudier moins dans le cours de la Faculté la préparation des médicaments, ce qui ne regarde que le pharmacien, et d'étudier davantage leurs caractères et leurs actions réciproques, ce qui intéresse au contraire beaucoup le médecin, car c'est ainsi qu'il arrive à se rendre compte des principes de l'art de formuler.

Il est à peine nécessaire d'indiquer par quels motifs la commission fait rentrer les leçons relatives aux eaux minérales dans le cours de pharmacologie. Les eaux minérales naturelles sont des médicaments qu'on pourrait appeler simples, selon la terminologie pharmaceutique ordinaire, c'est-à-dire donnés par la nature et n'ayant été l'objet d'aucune manipulation, de même que les eaux minérales artificielles sont des médicaments qu'on pourrait appeler composés, ou préparés par la main de l'homme.

Les unes sont donc du ressort de la matière médicale, les autres du ressort de la pharmacie, et elles se rattachent également, en conséquence, au cours de pharmacologie, d'après la définition que la commission adopte de ce mot.

Mais la commission est obligée d'exposer les motifs qui la déterminent à réunir la matiere médicale elle-même à la pharmacie et à la séparer de la thérapeutique, à laquelle elle est associée aujourd'hui dans le cours de la Faculté de Paris.

La matière médicale ou l'histoire naturelle des drogues médicamenteuses est une branche de l'enseignement de l'art de guérir qui prend plutôt sa base, son point de départ, dans les collections du naturaliste et dans l'officine du pharmacien, qu'au lit du malade.

C'est au lit du malade, au contraire, que la thérapeutique l'étudie.

Or, la Faculté de médecine, lorsqu'elle doit pourvoir à la nomination d'un professeur de thérapeutique, est naturellement préoccupée des besoins de ses élèves au sujet des doses auxquelles il convient de prescrire les médicaments, de la forme qu'il faut préférer pour leur administration, des effets qu'on en peut attendre, eu égard à l'état du malade, à ses forces, aux complications que la maladie présente, aux conditions générales des temps et des lieux elles-mêmes. En conséquence, elle désigne au choix de l'autorité un clinicien étranger, en général, par ses goûts et ses habitudes, à l'étude de la matière médicale, qui se réduit entre ses mains à l'histoire des médicaments usuels.

Au contraire, elle choisira toujours pour la chaire de pharmacologie un candidat spécialement préparé par sa connaissance pratique des drogues simples, et par des études dans la double direction de la chimie et de l'histoire naturelle, à s'occuper avec intérêt et curiosité de l'histoire des médicaments simples pour elle-même, et à faire, par conséquent, un bon cours et un cours complet de matière médicale.

Remarquons, de plus, que la commission reconnaît qu'il est impossible de faire un cours d'un semestre sur la pharmacie pure, tandis qu'une et même deux années ne suffisent point à l'enseignement de la thérapeutique, restreint néanmoins à ses objets les plus essentiels.

Il y a donc lieu de dégrever l'enseignement de la thérapeutique et d'étendre celui de la pharmacie. La combinaison proposée rendrait donc service aux deux chaires, tout en offrant aux élèves deux enseignements plus homogènes, ce qui, pour le succès de leurs études, est toujours avantageux, les professeurs le savent bien.

La commission a-t-elle besoin de justifier l'innovation qu'elle propose en demandant au professeur de pharmacologie de faire quelques leçons sur l'histoire de la pharmacie? Je ne le pense pas. Exposer à grands traits les transformations que la pharmacie a subies à partir d'Hippocrate, sous l'influence de Galien, sous celle des Arabes, de Paracelse, et surtout à mesure que la chimie moderne a mieux fait connaître à la fois l'importance des agents minéraux solubles et absorbables, et l'art d'extraire les principes actifs des plantes ou des animaux, de façon à concentrer sous le plus petit volume leur énergie médicamenteuse, ce sera, pour le professeur, l'occasion de montrer par quels liens étroits les ressources et les pratiques de l'art de guérir demeurent toujours unies au progrès de la philosophie naturelle.

Il ne saurait être inutile non plus d'appeler l'attention des élèves sur les caractères généraux qui distinguent les procédés pharmaceutiques en usage en France de ceux qui sont préférés en Angleterre, en Allemagne et dans le nord de l'Europe, en Italie ou dans d'autres pays. Même à l'époque actuelle, où de fréquentes communications tendent à confondre les usages et à émousser les caractères spécifiques de contrées séparées autrefois et inopinément rapprochées par les chemins de fer, il est encore facile de distinguer les unes des autres les formules médicamenteuses écrites par les médecins des diverses nations que nous venons de citer. En Angleterre, les doses sont plus fortes; en Allemagne, les formules sont plus complexes; en France, les prescriptions empruntent davantage aux progrès de la chimie, etc.

N'est-il pas bon que ces nuances, ces traits généraux, soient connus des élèves, et n'est-il pas bon surtout que le médecin français puisse lire à livre ouvert les prescriptions des médecins étrangers et les formules des pharmacopées étrangères, sans être arrêté par les signes spéciaux en usage dans les autres pays pour exprimer les poids et les mesures? Telles sont les considérations qui déterminent la commission à proposer à Votre Excellence de maintenir la chaire en discussion, de l'appeler chaire de pharmacologie, et d'adopter pour cet enseignement le programme ci-dessus tracé.

Vous aviez autorisé, Monsieur le ministre, la commission à énoncer au besoin les vœux qui lui sembleraient justifiés par les études que vous lui aviez confiées.

Elle mettra cette autorisation à profit.

Il lui semble que l'enseignement de la chimie à la Faculté de médecine de Paris n'est plus organisé d'une manière aussi profitable qu'il l'était il y a dix ans, lorsqu'il existait deux chaires de chimie, l'une affectée à la chimie minérale, l'autre à la chimie organique. A cette époque, le cours de pharmacie était professé par un agrégé, et l'enseignement de la chimie médicale, en conséquence, n'était gêné par aucune entrave.

A la vérité, l'École ouvrait alors ses cours à des élèves qui n'étaient pas encore pourvus du diplôme de bachelier ès sciences; elle n'exigeait d'eux que le diplôme de bachelier ès lettres pendant la première année de leurs études : elle admettait donc qu'ils pouvaient ignorer la chimie et qu'ils avaient besoin de l'apprendre.

Lorsque S. M. l'Empereur décida, en 1852, que l'enseignement élémentaire des sciences serait rétabli dans les lycées sur les mêmes principes qui avaient guidé le fondateur de l'Université, votre prédécesseur pensa que les étudiants en médecine pouvaient être dispensés du titre de bachelier ès lettres, mais qu'on devait en exiger le diplôme de bachelier ès sciences. En conséquence, ils avaient dû suivre un cours complet de chimie avant d'entrer à l'Ecole, et ils n'avaient plus besoin d'y trouver, on pouvait le croire, un enseignement général de cette science. Une chaire de chimie médicale semblait suffire aux intérêts de la Faculté de Paris.

Mais les choses ayant été remises sur leur ancien pied par une mesure récente à laquelle le corps médical tout entier a applaudi, il serait naturel d'en conclure que les étudiants admis dans les Facultés avec le diplôme de bachelier ès lettres, peu familiarisés dès lors avec les études chimiques, ayant à produire cependant plus tard le diplôme de bachelier ès sciences, ont besoin, comme autrefois, de trouver un enseignement complet de chimie dans l'École même.

Il est vrai que près de chaque Faculté de médecine il existe une Faculté des sciences, et que l'enseignement de la chimie s'y trouve représenté.

Mais, lorsqu'il s'agit de la Faculté de médecine de Paris, on peut se demander si l'on n'a pas été trop loin en lui appliquant un régime qui, à la rigueur, suffirait à celle de Montpellier ou de Strasbourg, et si les contacts de la chimie et de la médecine, qui ont produit Stahl, Boërhaave, Berthollet, Fourcroy, Berzélius et Proust, n'ont pas été profitables également à ces deux sciences et aux progrès généraux de l'esprit humain.

La chimie n'a-t-elle pas pris une trop large place dans l'étude de l'homme sain ou de l'homme malade? N'est-elle pas trop fréquemment mêlée aux questions que la physiologie, l'hygiène, la pathologie et la médecine légale ont à résoudre pour qu'on puisse mettre en doute l'utilité d'une science chimique élevée et étendue pour le médecin?

Si l'anatomie descriptive apprend au médecin à se rendre compte de la conformation des organes et de la place de chacune de leurs parties essentielles; si l'anatômie générale lui en fait connaître les matériaux vivants et lui révèle les procédés de leur développement, la chimie seule lui dira quels éléments premiers composent ces organes et quelle part d'influence leur nature propre et les propriétés essentielles des composés chimiques auxquels ils peuvent donner naissance exercent dans la manifestation de la vie.

La connaissance des tissus du corps humain, et surtout celle des liquides qu'ils renferment, constituait jadis une grande et difficile étude. Mais combien les découvertes récentes ont accru son importance et ses difficultés! On n'en aurait plus cette vue sûre et complète qui est nécessaire au médecin, si on mettait aujourd'hui à l'écart ce riche territoire découvert et fécondé par la chimie organique moderne, où la nature et l'art rivalisent d'efforts et de puissance, et où se rangent les infinies productions placées aux confins mêmes du domaine de la vie, qui n'appartiennent déjà plus à la nature morte et qui ne sont pas encore pourtant la nature vivante.

En effet, ces formes que tous les organismes revêtent passagèrement quand ils se détruisent pour rentrer dans la nature minérale, et que tous les éléments minéraux sont forcés d'adopter pour avoir le droit de prendre part à la formation des tissus organisés, peuventelles être ignorées du médecin, du moins dans leur appréciation générale et dans les lois qui régissent leur admirable enchaînement?

Non, sans doute; et puisque la composition de l'homme, comme celle de tous les êtres organisés, se ramène à trois données fondamentales:

- 1º Les tissus et leurs matériaux organisés ou organisables;
- 2º Les composés organiques que leur destruction engendre;
- 3° Les éléments chimiques proprement dits dont ils sont formés, il est difficile de ne pas y reconnaître l'indication de trois cours importants chargés d'enseigner dans toute Faculté l'anatomie générale, la chimie organique, la chimie minérale.

La chimie minérale a d'ailleurs près de la Faculté plus d'un service à rendre; elle seule peut familiariser les élèves avec le maniement des appareils et des procédés de la chimie, avec la connaissance et l'emploi de ses agents: C'est elle qui apprend à préparer cette foule de précieux médicaments empruntés à la chimie des métaux en particulier; c'est elle qui montre comment on reconnaît leur pureté et comment on se met à l'abri des réactions altérantes qu'ils peuvent subir par leur rencontre et leur action réciproque; c'est elle qui, initiant l'élève aux procédés et à la marche de l'analyse chimique, lui inspire une défiance salutaire de lui-même et lui permet de se rendre compte de la part exacte qui revient au médecin et de celle qu'il faut laisser au chimiste dans les opérations de la médecine légale et dans la recherche des poisons.

Ainsi, les lois générales de la chimie, l'étude des médicaments chi-

miques de nature minérale, la toxicologie des poisons minéraux, tel était le programme du premier semestre du cours de chimie.

Le second avait pour objet la chimie organique : les lois générales de la chimie organique, l'étude des médicaments extraits des plantes ou des animaux, l'étude des composés qui intéressent la physiologie ou la pathologie, la toxicologie des poisons organiques, tel était le programme du cours de chimie pour le second semestre.

La commission est d'avis, à l'unanimité moins une voix, que ce serait rendre à la Faculté et à la science de la médecine un véritable service que de rétablir ce bel et utile ensemble. Autant il lui semble nécessaire de laisser à l'École de pharmacie ce qui est professionnel et de respecter cette séparation bien tranchée de la médecine et de la pharmacie, qui, au grand profit de l'art de guérir, maintient en France chacun dans son rôle; autant il lui paraît, au contraire, utile de familiariser le médecin avec les idées chimiques elles-mêmes.

Sans oublier tout ce qui revient à cette puissance de la vie qui plane sur les phénomènes dont la médecine s'occupe et qui les domine de si haut, il est bien permis de rappeler que le médecin doit aussi connaître l'homme matériel, et qu'il y parvient par l'étude de l'anatomie descriptive, qui lui montre la forme et le plan des organes; par celle de l'anatomie générale, qui lui révèle, le microscope à la main, l'intime composition des tissus, et qui lui fait voir de quels éléments organiques se composent leurs trames; enfin par celle de la chimie, qui, par ses analyses et ses synthèses, lui apprend quels mystérieux chemins la matière brute traverse pour revêtir les attributs de la vie, et comment elle perd ceux-ci pour rentrer dans le domaine de la mort.

La vie est un combat où les forces de l'organisation, en lutte continuelle avec les forces qui régissent la matière brute, doivent sans cesse maîtriser celle-ci pour les plier aux besoins de notre existence. Appelé presque toujours dans ces moments délicats et suprêmes où l'effort de la vie fléchissante est près de ceder le pas aux tendances naturelles de la matière inanimée, le médecin n'a-t-il pas, à chaque instant de sa noble carrière, à peser d'une main sûre ce qu'il peut espérer encore des ressources de l'organisation, et ce qu'il doit redouter, au contraire, des affinités chimiques propres aux éléments bruts dont se composent nos organes? Loin de diminuer d'importance aux yeux du médecin qui pénètre plus avant dans la connais-

sance intime des lois auxquelles la matière morte obéit, la notion de la vie se dégage du contraire, et le sentiment de son essence mystérieuse et divine se purifie et s'agrandit par ces fortes études sur la chimie des corps organisés. C'est ainsi que la machine à vapeur n'est pas connue de celui qui se borne à considérer matériellement la forme et le jeu visible des organes mécaniques qui la composent, tandis qu'elle s'idéalise et s'élève aux yeux de celui qui, se rendant compte en physicien des propriétés secrètes de la vapeur qui la met en mouvement, n'en reconnaît que mieux combien il ignore la nature du feu qui en fait la force et qui en est l'âme.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le ministre, etc. Dumas.

Texte du décret rendu par l'Empereur.

Napoleon, etc.

Art. 1er. — La chaire de pharmacie de la Faculté de médecine de Paris prendra désormais le titre de chaire de pharmacologie.

Le programme de l'enseignement auquel cette chaire est affectée sera déterminé par un arrêté de notre ministre de l'instruction publique et des cultes.

Art. 2. — M. J. REGNAULT, docteur en médecine, docteur ès sciences, pharmacien de première classe, agrégé à la Faculté de médecine de Paris, est nommé professeur de pharmacologie à la Faculté de Paris.

Fait au palais de Compiègne, le 13 novembre 1859.

NAPOLÉON.

LE DOCTEUR NOIR.

Nous avons dit quelques mots dans notre journal d'un mulâtre qui, sous le nom du pocteur Noir, avait acquis une certaine célébrité.

Ce docteur sans diplôme vient d'être traduit devant le Tribunal de police correctionnelle, inculpé d'exercice illégal de la médecine, de la pharmacie, et d'escroquerie.

L'acte d'accusation mérite d'être lu ; il signale toutes les manœuvres qui ont amené le sieur Vriès devant le Tribunal. Le prévenu a déclaré être né à Surinam : « Il y a quelques années, arrivait à Paris un mulatre du nom de Vriès, se disant docteur en médecine de l'Université de Leyde, et dont les intrigues devaient bientôt acquérir un déplorable retentissement.

« Il était déjà âgé de cinquante ans. Si ses antécédents ne sont pas complétement connus, il résulte au moins d'un document de la procédure qu'il a laissé les plus tristes souvenirs dans la colonie anglaise de la Trinité, et tout indique qu'il n'est venu en Europe que parce que la réputation qu'il s'était faite dans les différents États du Nouveau-Monde ne lui permettait pas d'y rester.

"Avant de se fixer à Paris, Vriès paraît avoir habité Londres pendant deux ans environ. Voulant à tout prix fixer sur lui l'attention publique, il fit appel au fanatisme anglican, et dans un placard affiché sur les murs de Londres, en 1852, îl prêchaît, dans les termes les plus injurieux et les plus violents, contre ce qu'il appelaît l'idolâtrie romaine, contre les jésuites, contre le pape et son plus vénérable représentant, S. Em. le cardinal Wiseman. En même temps, il se proposait comme le chef d'une sainte ligue contre Rome et le papisme, déclarant qu'il n'est effrayé ni par les pistolets des jésuites, ni par les canons du Vatican. Si cet odieux factum n'eut pas tout le succès que s'en était promis l'auteur, il eut au moins quelque effet comme réclame.

« Vriès essaya aussi de provoquer des donations et des souscriptions pour l'érection d'un temple de marbre affecté à la nouvelle religion dont il se disait le grand prêtre, et cette tentative, reprise à Paris en 1856, n'était qu'une indigne manœuvre pour attirer dans ses mains l'argent du public. Comme médecin, il ne fit pas une plus heureuse campagne. Admis à l'hôpital des cancéreux pour y produire les antidotes infaillibles dont il se proclamait le possesseur, il vit les portes de cet établissement se fermer pour lui, après que de tristes expériences eurent mis à jour son impuissance et son charlatanisme. On lit dans une lettre écrite par M. Brandt et adressée à l'inculpé lui-même : « D'après l'opinion de MM. Dalpiaz et Shorthon, vous seriez tout bonnement ce qu'on appelle en Angleterre a swindler, en France un escroc, ni plus, ni moins. »

« Après de telles équipées, Vriès n'avait plus qu'à quitter l'Angleterre. Il vint fixer sa résidence à Paris, vers la fin de 1858. Il y venait, dit-il, non pas pour y pratiquer la médecine, mais pour y substituer l'électro-magnétisme à la vapeur. Il s'adressa, dans ée but, au chef de l'État, et des hommes spéciaux furent chargés t'apprécier le mérite de sa découverte. Cette fois encore, les expériences confondirent le prétendu inventeur. A partir de cette époque, il paraît avoir abandonné le projet si pompeusement annoncé par lui de doter la science et l'industrie d'un nouveau moteur.

vis de ses codétenus ou des gardiens de la prison des aptitudes ou des connaissances chimiques et son prétendu diplôme de docteur. Ses sept mois d'incarcération ne furent pas entièrement perdus pour lui : il y trouva dans un sieur Jeunesse, se disant homme de lettres, un auxiliaire nécessaire et dévoué qui devait bientôt, sous le titre de secrétaire aux appointements de 3,000 fr. par an, jouer le rôle de dupe, si ce n'est celui de compère. Le 24 juin, Vriès offrit à ses nouveaux amis de Clichy un banquet dans le cours duquel Jeunesse porta au docteur Vriès un toast qui est un véritable modèle d'extravagance.

a C'est par de tels essais et de semblables scènes que l'inculpé prétendait à l'exploitation du public parisien désormais inféodé à sa fortune. Jeunesse prépara, sous l'inspiration du maître, les mystiques élucubrations à l'aide desquelles l'attention publique devait être excitée. La dénomination de docteur Noir fut choîsie comme étant de nature à frapper plus vivement les esprits, et on répandit de toutes parts que le mystérieux inconnu arrivait des régions équatoriales, apportant l'antidote infaillible du cancer et des spécifiques pour toutes les maladies regardées comme incurables.

En septembre 1854, il adresse au président de l'Académie de médecine de Paris une lettre dans laquelle il se fait fort de guérir radicalement, et sans opération chirurgicale, les sujets affectés de cancers, d'hydropisie, de dyssenterie, etc., sous le contrôle d'une commission choisie par l'Académie elle-même. En juillet 1855, il écrit dans le même sens au docteur Conneau, médecin de l'Empereur, et signale à l'aide de quels travaux il est parvenu à découvrir des anti-dotes si précieux. « Médecin de la Faculté de Leyde, j'ai passé, dit-fl, « une grande partie de mon existence dans les pays qui avoisiment « l'équateur, et j'ai fait une étude spéciale des propriétés des plantes « qui croissent dans les confrées tropicales....»

« Des assurances aussi formelles, des affirmations chaque jour ré-

pétées de la part d'un personnage aussi étrange, finirent par produire une certaine impression dans la ville et même à la Faculté. Une clientèle commençait à se former. D'autre part, le docteur Bazin, l'un des médecins de l'hôpital Saint-Louis, vaincu par les audacieuses sollicitations du docteur Noir, consentit à lui confier quelques incurables de son service. Ses expériences furent à l'hôpital Saint-Louis ce qu'elles avaient été à l'hôpital des cancéreux de Londres, et le docteur Bazin fut obligé de congédier le pseudo-guérisseur.

« Nous arrivons ainsi en 1856. A ce moment, Vriès pensa qu'il pouvait être utile d'appeler à son aide le fatanisme religieux, comme précédemment à Londres. Le fougueux anglican de 1852, transformé tout à coup, pour le succès de cette odieuse comédie, en disciple et continuateur d'Ezéchiel, publie qu'il a reçu de Dieu, en vision, l'ordre d'ériger le temple du royaume du Christ comme gage de la réconciliation entre Dieu et l'homme, et entre l'homme et son prochain. Sous ce titre de programme ou prospectus, deux brochures sont imprimées en 1856 et 1857, et distribuées gratuitement par Vriès lui-même à son domicile, rue de Rivoli, nº 180. Rien ne saurait donner une idée de ces écrits, chess-d'œuvre de divagation, d'excentricité et d'impudence. En même temps, tous les architectes de Paris sont convoqués à un concours pour la construction d'un temple de marbre aux Champs-Élysées, et un prix de 1,200 fr., en sus des honoraires, est promis à l'auteur du meilleur projet. Il se trouva un architecte, un sieur Godineau de La Bretonnière, assez crédule pour prendre au sérieux l'appel qui lui était adressé, et assez confiant pour exécuter les plans et dessins demandés par Vriès. En les agréant, celui-ci déclara effrontément à leur auteur que son projet était choisi entre soixante autres qui lui avaient été remis. L'un des plans de Godineau formait une immense aquarelle de 3 mètres 50 centimètres. Il fut tendu sur châssis et exposé dans le vestibule de l'appartement de l'inculpé. Il n'est pas besoin de dire que l'architecte n'a jamais reçu 1 centime des sommes promises, soit à titre de prime, soit à titre d'honoraires.

« Un article, publié le 19 février 1859 par l'Indépendance belge, montre tout à la fois avec quelle habileté l'homme du Nouveau-

a these assuments subject to resident and a total and the contract and the

Monde exerçait à Paris l'art de la réclame, et quel profit le miraculeux Indien espérait des excentricités du visionnaire :

« Il y a huit mois environ, il fut, pour la première fois, question. « à Paris, de ce Vriès, dont le nom est aujourd'hui dans toutes les a bouches. Il a donné, au mois de juin 1857, une grande fête exo-« tique, parfumée, éclatante, impossible, où il v avait des femmes, « des fleurs, des symphonies plus que partout ailleurs. On remarqua « beaucoup chez lui, entre autres singularités d'ameublement, un « tableau, accroché dans son salon, qui représentait saint Jean-Bap-« tiste couronné de roses blanches; ne fut pas moins fêté par les « curieux le portrait de MIIe Hélène Andrinoff, première danseuse « du théâtre de Saint-Pétersbourg, qui ornait le boudoir du docteur. « La danseuse v était représentée en bacchante, très-peu couverte « d'une peau de panthère et tenant une coupe à la main : entre la « peinture et le cadre, on lisait avec un plaisir mêlé d'étonnement: « M. le docteur Vriès est prié d'accepter ce portrait, qui lui rappel-« lera les traits de celle qui, condamnée par tous les médecins, lui « doit la vie et vide à sa santé une coupe toujours pleine.»

« A cette grande soirée, dont il fut le magnifique amphitryon, le « docteur Noir s'était posé moins en vainqueur des cancers re« belles qu'en futur architecte d'un temple en marbre à bâtir aux « Champs-Élysées, où fraterniseraient toutes les religions dans un « chaste hymen. Le programme de l'inauguration de ce monument « philosophique fut servi sur les plateaux entre un verre de sirop « de groseille et une glace à la vanille; puis, minuit sonnant, fut « exhibé un tableau qui représentait dans toute sa gloire le Pan« théon en herbe, et M. Vriès prit la parole en anglais pour expli« quer dans un discours ses projets et sa mission. »

« Cet article n'a pas besoin de commentaires. Il suffit de signaler un fait et d'indiquer un rapprochement. La danseuse dont il est question est morte à Auteuil au mois d'octobre 1857, ce qui n'empêche pas le docteur Noir de produire son portrait comme gage de la reconnaissance de la prétendue ressuscitée.

"C'est à cette malheureuse artiste que s'applique évidemment la phrase suivante de la lettre adressée le 3 septembre 1859 à M. Carriquiry: «Il y a peu de temps qu'une danseuse que j'ai guérie d'un « cancer moins invétéré m'a payé 20,000 fr.» A l'aide de ce terme de comparaison, qu'il avait imaginé pour le succès de ses manœu-

vres, Vriès en arrivait, dans la même lettre, à fixer à 40,000 fr. le prix de son traitement pour l'affection cancéreuse dont la dame Carriquiry était atteinte.

« A la fin de 1858, la guérison du sieur Sax, la seule que l'inculpé puisse revendiquer avec quelque apparence de raison, vint exciter encore l'enthousiasme bruyant et irréfléchi des admirateurs du docteur Noir. Le splendide banquet offert à Vriès dans l'hôtel du Louvre en février 1859, et auquel le sieur Sax convoqua les nombreux représentants de la presse et des chroniques parisiennes dans un but qui n'a pas besoin d'être indiqué, ce banquet, avec les conditions exceptionnelles de la publicité qui l'accompagnaient, valait mille fois mieux pour l'inculpé que les honoraires les plus riches.

"L'article déjà cité de l'Indépendance belge donne une idée des dispositions trop complaisantes des chroniqueurs lorsqu'il s'exprime ainsi : "En ce temps-là, on avait peur des cancers, parce que le docteur Vriès ne les avait pas encore mis à la raison avec sa pommade cancéreuse, qui vient de ressusciter M. Sax, père des saxoment phones. Vous avez entendu parler de cette cure. Cette semaine, le banquet de la reconnaissance devait être offert, en l'hôtel du Louver, à ce M. Vriès, médecin indien, gradué des Facultés du Népaul ou du Sind. Quelques-uns appellent cet étrange personnage le docteur Noir. Il prête un peu à rire, mais il donne encore plus sujet de l'admirer, quand on le voit guérir avec ses herbes sauvages les maladies qui se moquaient de la science civilisée....

"Le docteur Noir est tout à point descendu du ciel, son onguent à la main, etc."

a A l'explosion de louanges et d'hommages qui suivit le fameux banquet de l'hôtel du Louvre, les maîtres de la science s'émurent : une nouvelle et solennelle épreuve devenait chaque jour plus nécessaire. Elle eut lieu dans les premiers mois de 1859, à l'hôpital de la Charité, sous la haute surveillance du docteur Velpeau. Dix-sept sujets cancéreux furent présentés à Vriès, qui déclara sans hésiter qu'il les guérirait tous dans le délai de six mois. Le traitement durait déjà depuis trois mois, lorsque le docteur Velpeau crut devoir en signaler les effets à l'Académie. Aucune guérison n'avait été obtenue, pas une amélioration ne s'était manifestée. Bien plus, sept malades étaient déjà morts, et les dix autres ne paraissaient pas destinés à un autre sort (ils sont morts aujourd'hui pour la plupart). Les conclu-

sions de l'illustre rapporteur peuvent se résumer ainsi : « Vriès n'a « jamais guéri un seul cancer, pas plus en ville qu'à l'hôpital. Ses « remèdes insignifiants, et sans action sur l'économie, sont des sub« stances presque inertes qui se trouvent partout, dans toutes les « pharmacies, ne viennent pas des régions tropicales et ne doivent « rien à la végétation des Indes. Les analyses qui ont été faites par « MM. Mialhe, Ch. Robin, Ossian, le prouvent sans réplique. »

« Sur ce rapport, M. le directeur général de l'assistance publique déclara que, supporter plus longtemps de semblables essais, ce serait « se montrer complice d'une honteuse mystification publique. » En conséquence, l'entrée de la Charité fut interdite à Vriès. A cet arrêt suprême de la science, l'empirique et ses affidés répondirent par des publications sans aucune portée sérieuse. Démasqué publiquement cette fois, le faux docteur chercha son salut dans les réclames les plus éhontées. Les factures saisies à son domicile établissent qu'en quelques mois il paya à ce titre une somme supérieure à 3,000 fr. Le sieur Tisseron, directeur des Archives biographiques, publia un panégyrique ridicule, extravagant, illustré du portrait et même du blason du docteur Noir, avec cette devise : « Les faveurs du ciel ne « s'acquièrent pas avec de l'or! »

« Des spéculations aussi indignes et aussi dangereuses pour la société ne pouvaient être tolérées par la justice. Vers le mois de mai dernier, Vriès, mandé au parquet, fut forcé de reconnaître qu'il exerçait la médecine sans diplôme ni autorisation. C'était mensongèrement qu'il s'était dit docteur en médecine de la Faculté de Leyde; c'était frauduleusement qu'il s'était fait inscrire avec cette fausse qualité dans l'Annuaire de médecine.

« En conséquence, il fut mis en demeure de régulariser sa position ou de cesser, sous peine de poursuites, l'exercice de la médecine et de la pharmacie. Malgré l'injonction du parquet, l'inculpé ne continua pas moins de donner des consultations, de visiter des malades et de prescrire des drogues et médicaments qu'il apportait lui-même à ses clients. Depuis quelque temps, pour agir sur l'imagination des malheureux qu'il prétendait guérir, il appelait son spécifique le quinquina du cancer. On trouve ces expressions pleines d'énergie et d'originalité dans les brochures publiées pendant la polémique du 1859; on les rencontre aussi dans une adresse à l'Empereur: « Sire, « je suis en possession du médicament qui doit conserver des mil-

- « lions de Français à votre empire. J'ai le quinquina du cancer!
- « Dois-je ou non porter ailleurs mon secret? Prononcez. »
- « Vis-à-vis des malheureux qui avaient recours à lui, Vriès n'hésitait jamais à promettre prompte et radicale guérison, quelque désespéré que fût leur état. « Moi guérir! moi guérir! vous donner « beaucoup d'argent! » Il n'avait pas d'autre refrain, et, loin de s'efforcer d'adoucir les dernières souffrances et de consoler les douloureux mécomptes de ceux qu'il avait si odieusement abusés, il répétait encore en face de l'agonie et de la mort : « Moi guérir! moi « guérir! »

« L'instruction a dressé la funeste liste : elle compte dix-sept noms (sans parler des personnes décédées dans les hôpitaux) et elle est sans doute fort incomplète. Les dix-sept familles auxquelles appartenaient ces malheureux ont donc été spoliées et escroquées par ce charlatan, qui s'intitulait docteur de l'Université de Leyde et qui apportait, disait-il, des antidotes infaillibles. Les sommes remises à titre d'honoraires ont toujours été considérables; parfois elles s'élevaient à un chiffre scandaleux. C'est ainsi que Vriès avait stipulé 40,000 fr. comme le prix des soins à donner à Mme Carriquiry, morte le 22 décembre dernier; 20,000 fr. pour Mme Rougemont, etc., etc. A la vérité, une partie seulement de ces sommes était payable d'avance et devait même être restituée dans le cas de non-guérison; mais l'état d'insolvabilité permanente de l'inculpé, dont les dépenses étaient fastueuses comme son existence, rendait complétement illusoire une clause souscrite de sa part avec la plus entière mauvaise foi. A une ou deux exceptions insignifiantes près, Vriès n'a pas restitué les sommes qui lui avaient été comptées à titre d'avances. Mme Carriquiry a donc été escroquée pour 10,660 fr.; Mme Rougemont de 6,666 fr.; M. Kapelmann de 7,666 fr.; M. Mignot de 3,000 fr., etc.

« Nombre de malades qui paraît avoir été fort considérable , d'après les lettres saisies, après avoir subi le traitement pendant un temps plus ou moins long sans en éprouver aucun soulagement, ont congédié le prétendu docteur sans disssimuler leur sentiment sur le savoir et la loyauté de ce mystificateur public. Ceux-là auraient dû lui remettre des sommes importantes. Les témoins Mendel, de Fleuriot, Chardin, Leleu, etc., ont déposé sur cet ordre de faits.

« Après les expériences décisives et si concluantes de l'hôpital de la Charité, des expertises étaient presque surabondantes. Au point de vue de l'instruction, toutefois, quatre nouveaux experts chimistes, MM. Bussy, Guibourt et Roussin, ont été chargés par M. le juge d'instruction d'analyser les drogues saisies chez l'inculpé ou trouvées au domicile des personnes décédées. Il résulte des premier et troisième rapports que les substances employées par Vriès sont, pour la plupart, connues et usuelles dans le traitement des maladies cancéreuses. D'autres ne figurent pas dans le Codex, et constituent, par conséquent, des remèdes secrets. Quelques-unes sont éminemment dangereuses, rangées par la loi au nombre des poisons, et de nature à donner lieu aux accidents les plus graves, étant administrées par des mains ignorantes.

« Quant aux extraits solides présentés par M. Vriès comme antidotes du cancer, de l'asthme et de la dyssenterie, les conclusions du deuxième rapport, si elles ne sont pas précises en ce qui touche la nature de la substance soumise à l'épreuve de l'enquête, sont de nature à faire penser au moins qu'elle est une substance inerte, ne pouvant faire ni bien ni mal. C'était également là la conclusion du docteur Velpeau.

En conséquence, Vriès est inculpé :

« 1º D'avoir, en 1857, 1858 et 1859, à Paris, exercé la médecine sans être muni de diplôme ni brevet, avec cette circonstance qu'il prenaît le titre de docteur en médecine;

2º D'avoir, à la même époque, contrevenu aux lois sur la pharmacie en vendant et débitant des médicaments sans être muni d'un diplôme de pharmacien;

3º D'avoir, à la même époque, préparé et débité des substances non inscrites au Codex, et ayant, en conséquence, le caractère de remèdes secrets;

« 4º De s'être, à la même époque, en prenant la fausse qualité de docteur en médecine de la Faculté de Leyde et en employant des manœuvres frauduleuses tendantes à persuader l'existence d'un pouvoir imaginaire, ou pour faire naître l'espérance d'un événement chimérique, fait remettre diverses sommes d'argent par MM. Carriquiry, Rougemont, Kapelmann, Mignot et autres, et d'avoir ainsi escroqué partie de la fortune d'autrui;

"Délits prévus par les art. 35 et 36 de la loi du 19 ventôse an XI, l'art. 6 de l'ordonnance du 25 avril 1777, l'art. 36 de la loi du 21 germinal an XI et l'art. 405 du Code pénal."

Après l'acte d'accusation, les témoins à charge et à décharge ont été entendus. Nous donnons ci-après le texte de l'arrêt qui a été rendu.

Un fait qui frappe, c'est l'appel à l'audience de gens qui viennent déclarer qu'ils ont été traités par des individus n'ayant pas le droit de le faire, et qui, guéris ou non, croyant voir leur PSEUDO-DOCTEUR persécuté, font des efforts pour atténuer la punition.

L'audition de témoins semblables est pour les pseudo-docteurs, pour les pseudo-pharmaciens, une réclame; et l'un des individus qui, à Paris, a gagné illicitement le plus d'argent par la vente d'un remède secret, le nommé D....., me disait au Tribunal: « Le procès qu'on m'a intenté est pour moi une nouvelle source de fortune... Qu'est-ce que c'est que l'amende en regard du résultat? » En effet, le journal, rapportant des dires, vrais ou faux, sur l'efficacité du médicament, les propage; le public ignorant les accueille, et la réputation d'un homme ressort de sa condamnation.

Voici en quels termes le jugement a été prononcé :

« Attendu qu'il résulte de l'instruction et des débats que Vriès, en prenant la fausse qualité de médecin de la Faculté de Leyde, alors qu'il est dépourvu des notions les plus élémentaires de la science médicale, est venu en France après avoir fait de vains efforts pour abuser de la crédulité publique en Angleterre;

a Qu'après avoir distribué avec profusion des prospectus qui annonçaient qu'il avait eu des révélations surnaturelles, et s'être acquis ainsi une renommée favorable à la réalisation de ses projets, il a, sous la dénomination de docteur Noir, fait annoncer par un grand nombre de publications qu'il avait découvert dans les régions trepicales un antidote infaillible qu'il appelait le quinquina du cancer, et d'autres spécifiques encore contre l'asthme, la dyssenterie et les maladies les plus graves qui affligent l'espèce humaine; qu'étant parvenu par ces moyens à se créer une clientèle, il traitait à forfait, moyennant des sommes considérables dont il se faisait payer une partie avant le traitement, soit avec les malades eux-mêmes, soit avec leurs parents, en leur faisant concevoir l'espoir chimérique d'une guérison complète, dont il affirmait énergiquement la certitude;

« Attendu qu'il résulte des témoignages des médecins qui ont été entendus que Vriès est d'une profonde ignorance dans l'art de guérir, de ceux des pharmaciens que les médicaments qu'il leur falsait préparer en grande quantité étaient presque tous d'une nature inerte et insignifiante, et qu'ainsi il trompait audacieusement le public en s'annonçant et en se faisant annoncer par tous ses affidés comme un rénovateur de la science médicale et un bienfaiteur de l'humanité :

« Attendu qu'il n'est pas d'escroquerie plus dangereuse et plus digne de la sévérité de la justice que celle qui, spéculant sur la vie des hommes, s'adresse soit à l'effroi qu'inspirent aux malades la souffrance et la mort, soit aux sentiments d'affection qui animent leurs familles, pour obtenir d'eux des sacrifices pécuniaires considérables, en leur donnant l'espoir chimérique que les sommes payées d'avance seront restituées en cas d'insuccès, restitution qui, dans l'espèce, ne s'est jamais réalisée, sauf dans un seul cas, où Vriès affirmait la guérison d'une de ses clientes qui était décédée;

« Attendu que, par ces moyens, Vries s'ést, depuis moins de trois ans, fait remettre un grand nombre de sommes plus ou moins importantes par plusieurs personnes, et notamment par Carriquiry 10,000 fr., par Kapelmann 6,666 fr., par Mignat 3,000 fr., par Rougemont 6,666 fr., par Chardin 1,600 fr., etc.;

« Attendu, spécialement, qu'en persuadant faussement à la veuve Riffet qu'il était chargé par les époux Buck de lui demander de leur part une avance de 1,000 fr., prix de la guérison complète de leur fille, alors que celle-ci n'était pas guérie, et que ses parents refusaient, en conséquence, de payer à Vriès une somme dont ils ne se reconnaissaient pas débiteurs, il s'est fait remettre par ladite veuve Riffet la somme sus énoncée, et a ainsi escroqué partie de la fortune d'autrui.

« En ce qui touche la prévention d'exercice illégal de la médecine et de la pharmacie et la vente de remèdes secrets;

« Attendu qu'il est établi que depuis moins de trois années, Vriès a exercé illégalement la médecine, avec cette circonstance qu'il a pris la qualité de docteur qui ne lui appartenait pas; qu'il a également contrevenu aux lois sur la pharmacie en vendant et débitant des médicaments sans être muni d'un diplôme de pharmacien ; qu'aux mêmes époques, il a préparé et débité des substances non inscrites au Codex et ayant le caractère de remèdes secrets;

« Attendu, en conséquence, que Vriès s'est rendu coupable des délits prévus par les articles 35 et 36 de la loi du 19 ventôse an XI,

128 JOURNAL DE CHIMIE MÉD., DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE.

6 de l'ordonnance du 25 avril 1777, 36 de la loi du 21 germina an XI et 405 du Code pénal;

« Par ces motifs, condamne Vriès à quinze mois d'emprisonnement, 500 fr. d'amende; fixe à un an la durée de la contrainte par corps. »

A. CHEVALLIER.

INFLUENCE DES MATIÈRES GRASSES SUR LA SANTÉ DES ANIMAUX.

Deux médecins anglais, MM. Simpson et Thomson, croient pouvoir énoncer avec certitude les propositions suivantes :

1° Les ouvriers des fabriques de laine forment une classe saine, et les graisses avec lesquelles ils sont en contact contribuent sans aucun doute à leur bonne santé.

2º Les graisses sont absorbées principalement par la peau, mais peut-être aussi par les poumons.

3º Les graisses introduites par la friction ou par les bains hâtent la guérison des maladies provenant d'une nourriture défectueuse; il sera bon d'y recourir dans le traitement des scrofules, de la phthisie, etc.

4° Le poids des ouvriers augmente, et d'une manière notable, après leur admission dans les fabriques de laine; leur santé s'améliore, leur constitution se fortifie, etc.

Il n'en serait pas ainsi dans les manufactures de coton. Cette observation explique, en partie du moins, les bons effets de l'huile de foie de morue, des autres huiles et des graisses, dans les scrofules et la phthisie.

DE L'ARBRE A THE DANS L'INDE.

M. Henry Mann, revenu de Chine il y a cinq ans, a établi dans l'Inde une plantation de 4 acres qui contient environ 6,000 plants. On dit qu'elle est florissante et que, dans un avenir peu éloigné, l'Inde pourra rivaliser avec la Chine.

Le Gérant: A. CHEVALLIER.